

**ÉTUDES SUR LA
LANGUE
ITALIENNE
PRÉCÉDÉES D'UN
PARALLÈLE...**

Hippolyte Topin



ÉTUDES

sur

LA LANGUE ITALIENNE

ETUDIÉES AVEC PARALLÈLES

ENTRE DANTE ET KLOPSTOCK

par

HIPPOLYTE TOPIN

Ancien Professeur de l'Université de France, Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres d'Als., de la Société de Sociologie, d'Agriculture de Marseille, ex-Secrétaire de la Société d'Horticulture de la même ville, de l'Académie des Sciences de Livourne, Membre de l'Académie Impériale Agricole et Industrielle de Paris, du Congrès Scientifique de Marseille, Brème etc., Professeur de l'Université Française à Fribourg.



FLORANCE

TYPOGRAPHIE GALLO-ITALIENNE
de M. J. G. et C^{ie}

PARIS

CHEZ LES PRINCIPALES LIBRAIRIES

Mars. 1888.

À MADAME ELLE

ELISA CARDOSI MAZZOLINI

—

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

UNIVERSITY OF TORONTO

DISCOURS PRELIMINAIRE

C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule : c'est La Bruyère qui a parlé. J'en suis en matière. Si ce métier est rude quand on pense son livre et qu'on l'écrit, qu'en sera-t-il si des livres d'autrui on veut faire un livre original, un livre à soi ? Tous ne sont pas nés pour être des Diderots ou des Lesserts, Des Bâtes ou des Noëls, et le font-ils, vocabulistes et grammairiens, et je dirai même traducteurs, travaux forcés de l'intelligence humaine ! Je ne sais quel poète l'a constaté, mais il a pour lui la rime et la raison :

Il me faut en plusieurs endroits
 Apaiser des sens difficiles,
 Tourner et retourner cent fois
 Des périodes indociles ;
 Que je plains l'homme ignorant
 Que le sort condamne à traduire.
 L'autre sous le quel il est né
 Préside aux doutes et martyre

Malgré les épines du métier, les dilettantes, le dis-
crédit qui plane long-temps sur les traducteurs; bien
que ce genre d'ouvrage soit le minimum du mérite, il
n'en est pas moins le début nécessaire dans l'art d'écrire
bien, le peristyle du sanctuaire des lettres, et j'ajouterais
presque, la condition indispensable de toute réussite en
littérature.

Un grand nombre d'écrivains, tant parmi les an-
ciens que parmi les modernes, ont peiné par des tra-
ductions à leur apothéose littéraire; d'autres au contraire
ne s'y sont essayés qu'à l'apogée de leur gloire. Dès
long-temps la prose a revendiqué l'honneur, le droit d'être
l'Orphée du langage des Dieux. Cet honneur, ce droit
lui sont-ils légitimement dévolus, dus, acquis, ou ar-
bitrairement abandonnés? Il se semble, a dit un auteur
judicieux, qu'il n'est pas plus possible de traduire un poète
en prose qu'un historien en vers. La traduction doit chan-
ger la langue et non point la nature de l'ouvrage. La copie
doit ressembler à l'original, et la versification éprouver tou-
jours à la ressemblance. (Rivory, *Ess. poët. trad. all.*)
Si l'on consulte la littérature comparée, la poésie devra
toujours traduire la poésie; nous y voyons en effet sur-
abonder les traductions en vers de poète à poète, et
le plus souvent avec succès, et dès lors le problème
nous paraît plus d'à-demi résolu.

L'Italie est dans ce genre de productions peut-être
plus riche que tout autre pays. Elle adolâtre sa gloire
comme son ciel, et son sol, et en cela elle a raison;
mais, elle n'est pas égale, elle aime à s'inspirer aux
littératures étrangères, à les faire admettre à ses indigènes.
Toute la poésie française, allemande, anglaise, espagnole,
sans parler des autres, y est vulgarisée, et toujours en
vers, et souvent le même poète par cinq ou six vul-
garisateurs différents, et avec la langue du jour. On

peut y citer une suite d'excellentes traductions. A quoi cela tient-il? probablement à ce qu'il n'y a pas de centralisation intellectuelle en Italie; que toutes les villes un peu importantes ayant une Université, des Académies, des bibliothèques, un foyer littéraire, et en quelque sorte une école à soi, il en surgit de partout des critiques, des imitateurs, des improvisateurs, des savants. On semble s'y défier à qui mieux mieux, en quoi tient que la littérature italienne est aussi vaste que son école de peinture; on sait bien par où la commencer et la finir, et à part les quatre coryphées de la poésie on en sait plus à qui s'arrêter de préférence. Ginguini l'a débrouillé admirablement en la réduisant à un plus simple expression; mais il y'a encore bien au delà. On aurait tenté d'appliquer à l'Italie aréologique et littéraire, ce qu'Ovide disait des dames romaines, qui venaient, aux jours de fête, faire varier leurs attitudes, sous le portique de Pompeï :

Copia judicium arce morata cecum.

L'Angleterre, comme l'Allemagne, a produit d'excellentes traductions en vers, l'Homère de Pope, le Virgile de Dryden, l'Horace de Wicksed et autres sont autant de chefs-d'œuvre. Ce n'est pas qu'en France les traductions des auteurs anciens et des modernes fussent défilées; tout est traduit. Il en est même qu'on se refait jamais mieux. Mais tout est-il traduit comme il devrait, comme il pourrait l'être, comme l'est le petit nombre? Ici nous avons une grande assemblée et arriérée sous la notre époque. Bien des poètes modernes, et même des anciens n'y sont traduits qu'en prose; c'est une carrière à explorer que la traduction en vers, intellectuellement jantoids, une carrière pléide à ouvrir, mais qui ne sera pas sans gloire pour le traducteur dévoué, patient, labo-

nean, si nous profit pour l'honneur et l'avancement de sa langue. L'abbé de Condorcet, qui voudra lutter corps-à-corps avec son modèle, ne devra pas oublier, qu'il traduit pour faire apprécier les beautés personnelles d'un écrivain, à cette majorité, qui ne peut le lire dans sa langue native; et de plus, qu'une traduction doit être pour cette minorité qui entend l'original, le monument de ce que peut et le traducteur et le génie de la langue qu'il parle ou plutôt qu'il lui parler à son école. Quand une traduction est mauvaise ce n'est jamais le génie de la langue qui a tort: *Le français n'est jamais possible depuis long-temps des expressions pour toutes les idées, des tours pour toutes les constructions* (Bernard, *préface de l'utile*). Chénier (André) n'a-t-il pas montré ce que le français,

Doux, rapide, abondant, énergique, sonore,

pourrait déployer de fertilité, d'énergie, de hardiesse, de fidélité dans la traduction des anciens? Ne l'a-t-il pas vengé suffisamment du reproche banal de timidité, par les merveilleux effets de son style, dans le quel respire, tout ce qu'il y a de vitalité, le vieux dialecte homérique?

Sans compter qu'à diverses époques la langue française a été animée, selon l'expression de Victor Hugo; elle a, depuis Chénier, grandi de sentiments nobles et a passé par l'éternité des philosophes et des poètes modernes.

Les procédés de l'esprit n'ont point changé aujourd'hui; le mode de penser est tel qu'il fut dans son principe, mais nous avons gagné que l'esprit humain mieux dressé, la métaphysique ou si l'on veut l'analyse de l'entendement nous a montré comment on pense, comment on développe méthodiquement ses pensées; et la philosophie du langage nous a dit comment on peut, on doit entendre un écrivain, et comment on le doit

rendre. Mais, pourrions-nous, qu'est-ce que traduire? Traduire, si nous nous en faisons une idée juste, exacte, et rigoureuse, ce n'est pas rendre seulement les pensées d'un étranger; c'est encore et reproduire le style, les figures, les tours, l'harmonie si c'est un poète, le nombre si c'est un prosateur. Difficulté grande, je n'en disconviens pas! Dante et Klopstock, et en général tous les écrivains profonds penseurs, antirivisent la rapidité de leur style à l'activité de leur imagination; ils abrégent tout parce qu'ils voient tout; ils courent pour ainsi dire en courant, ils ont en courant la pensée par l'expression qui les domine, et révèle l'âme à l'âme. Il faut les suivre dans le dédale de leurs idées, dans leurs bonds, dans la vaste synthèse des deux extrêmes de leurs conceptions, et pour la rendre cette synthèse, il faut s'incarner en eux, les incarner en soi, voir, sentir avec eux et comme eux, dominer d'inspiration et corriger de calcul. Deux langues peuvent, jusqu'à un certain point, s'interpréter l'une par l'autre, se mouler pour ainsi dire l'une sur l'autre, et quand même, pour le dire, il est un certain jusqu'à, jusqu'où l'on peut aller, ce point existe, on ne saurait le nier, c'est à la parole personnelle à le saisir, c'est à l'expression à l'arêter au passage.

La *non verbum verbo curatur rebus*, considération de la vénérable antiquité, si déjà en déclinée n'est parvenue, valère avec doute un jour le sort du successeur poète, faut croire que la philosophie esthétique a abîmé dans l'erreur (Voir *Le Romantisme, Leçons de métaphysique*). Les traducteurs, à quelque langue qu'ils appartiennent, n'ont qu'à suivre, en prose, le style des Guérault, des Bureau, des Laclaux, des Nizard, etc. En vers celle des Chénier, des Schlegel, des Wailly, des Pongerville, des Rafalbonas, etc. Si c'est un mérite val-

guise que de traduire, c'est-à-dire un bien grand que d'avoir traduit comme ces modèles; et quand, plus d'une fois, l'Étatsat a couronné des traductions, il a non seulement reconnu et récompensé le talent, mais encore le service rendu aux langues et à la littérature comparée.

Il n'entre point en notre pensée, ni dans notre cadre de rien statuer sur la prééminence des principales langues de l'Europe, ni sur leur génie à reproduire plus ou moins fidèlement les créations extranationales, ni même de les caractériser à fond: nous le laissons à de plus experts. Charles-quiné s'amusa jadis à les qualifier dans un de ses moments de belle humeur. Instable de le rapporter ici; pas de collègue qui ne le sache. Les grammairiens nous le donnent à la suite de la classification du langage des animaux. Nul, certes, n'était plus capable de juger des idiomes que l'Empereur-léi. Il le fit, il est vrai, d'une manière brève et trop synoptique, mais il ne pouvait en dire plus ce lui ayant considéré que sous le point de vue euphonique ou musical. Si nous les offrons ici c'est seulement pour trier. Prenons garde toutefois, en cherchant à les apprécier, de ne pas tomber dans l'erreur de ces princes léta, qui devant de leurs épouses, voyaient, chez dans la leur, la plus belle, la plus vertueuse, la plus fidèle, la plus... celle tout ce qu'on voit de plus supérieur dans un superlativement aimé et admiré.

L'anglais avec sa vocabulaire anglo-saxonne-normande, avec l'étymologie du Français, et avec lui sous-jacent du monde, marche, comme lui, dans sa force et dans sa liberté. L'Allemand, eh, l'Allemand! Depuis que le Roi-mécanicien l'a stigmatisé, il est resté dans l'opinion publique la langue des chevaux. Il l'est en effet,

car jamais nos rois, pour les choses sont parlés plus diplomatiquement que dans l'Assemblée de leurs États du tour du petit Glom. Mais depuis que Voltaire en est venu avec la baronne de Thunbergstruck il s'efforce dans le parler de ses Français cette langue à la quelle Charlemagne avait ajouté de nouveaux mots. Autant, après lui, délicieux penseurs, œillures sybaritiques, palais à haute délicate, prétendant, par une comparaison toute moderne, que l'Allemand produit sur eux l'effet de la plume métallique entre les mains d'un écrivain qui, calligraphe avorté, ne sait, ni ne peut le faire articuler, de choses qu'elle rapé, râle, grâte, brèche, racle, froisse, cruche, s'éclabouille, craque.... Rien de tout cela, et même bien plus que tout cela si l'on veut. L'Allemand, plein, viril, abondant, thyrsien, pendulaire, grande l'hygiène guerrier, ou le antique saint, tel l'un des batailles, ou l'ouragan des mers Roux, stupide, naïve, tel il fait soupire le romance, et génie l'épique, et ressembler l'idylle. Superbe maître des idiomes du nord, noble, profond, philosophique, il leur impose son calme, sa gravité, sa raison. Kant et Klopstock en ont fait, l'un la prose, l'autre les vers, et Kärner en crée l'harmonie.

Le Castillan, descendant de l'Arabe, vit de figures d'éclair, de métaphores hyperboliques, de comparaisons géantes, fier, obstiné, accablé, il lui dans sa destinée d'imprimer le caractère de sa grandeur sur le nouveau monde, quand, plusieurs siècles auparavant, envoyé dans le dialecte romain et dans le provençal il avait préparé la renaissance des lettres en Italie et l'avènement de la langue du bel art.

Il est parait, et à sa suite manuscrites, commentaires, scolastes, éditeurs, traducteurs. Enfin, dans sa

Bibliographe dantesca, a donné l'énumération de toutes les éditions du Dante publiées jusqu'à son époque : il y en a vingt-et une du 15.^m siècle, quarante-deux du 16.^m, quatre du 17.^m, trente-quatre du 18.^m, cent-cinquante du 19.^m ; aujourd'hui elles vont à l'infini ; preuve incontestable de la popularité du poëte. On doit distinguer parmi les éditions modernes du Dante, celle qui a été publiée en Angleterre par Foscolo, dont les premières épreuves corrigées et annotées de la main de l'auteur, ont été données à la bibliothèque de l'Académie Linceana de Livourne.

La traduction de Matteo Basile, en vers latins, dont le manuscrit est de 1380, mentionné dans *Estense*, comme étant à la bibliothèque de Lucques, se trouve depuis cinq ans cédée à celle de Parme.

La Revue d'Europe de Milan 1839, avance qu'à la bibliothèque de l'Université de Turin, on conserve deux traductions de la Divine Comédie en langue provençale. Comme la langue italienne du Dante avait de grandes affinités avec le provençal, ainsi que l'a fort bien fait observer M. Villemain dans son cours, cette vieille littérature provençale, à la quelle se rattachent aujourd'hui des illustrations littéraires, telle que M. Raimond et son successeur à l'Institut et autres encore, pouvaient présenter un nouvel intérêt par la publication de ces traductions. Ayant pris des renseignements auprès du directeur de la bibliothèque de Turin, l'honorable M. Goussier nous a assuré qu'il n'existait en réalité aucune traduction provençale manuscrite du Dante, et que c'était une erreur de la Revue Européenne de Milan.

L'Angleterre a publié deux traductions récentes de la Divine Comédie. Après le Voyage dantesque de

M. Ampère, après les *Leçons* de M. Fauriel sur Dante et les origines de la langue italienne, après l'ouvrage d'Ottaviani sur la théologie de ce poète, ouvrage dont M. Ampère a relevé le mérite dans la *Revue* des deux mondes, tout en déplorant l'avis et l'habile professeur qu'en n'est point encore habitude à ne plus entendre; après la *vie* du Dante publiée par Balbo, deux traductions nouvelles ont pris rang dans la littérature française: la première, l'*Enfer*, traduit au vers par M. Raîssibonno, ouvrage que l'Académie Française a couronné, et que le *Journal des Débats* a justement apprécié dans deux articles successifs, dont l'un est dû à la plume spirituelle de M. Jules Janin. La traduction de M. Raîssibonno (si l'on nous permet d'en dire notre sentiment) se distingue de toutes celles qui l'ont précédée, par sa fidélité, sa précision, le poétique et la solidité de son style. Espérons que l'auteur achèvera ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'a fait avec succès, ou en entier. La seconde est la traduction en prose de St. Marc; la noblesse, l'élégance de sa prose et sa vivacité l'élevait au-dessus de celle d'Arnaut de Montor, et de celle de Pier Angelo Fiorentino; cette dernière est d'un grand mérite pour l'intelligence du texte, et les illustrateurs du Dante ne sauraient lui dire trop recommandations de son utile travail.

Une troisième traduction, œuvre posthume de M. De La Moissonie, est vivement attendue de tous les amateurs de la littérature Danteique.

Se serons-nous pas tout de témérité d'oser publier un fragment de nos études sur Dante, surtout après tant d'écrivains dont la réputation et le talent sont si bien établis? si nous le faisons ce n'est point pour entrer en lice avec eux, nos incompétences nous en dégoûtent.

mais pour payer notre tribut d'admiration à un poète
qui fit toujours nos plus chères délices (1).

*Sil maki drins tantou tantou tantou
Fosse ryeu, tantouque volens d'un trocôt olympo
Sublimeu dépictes et longu elavours tureu
Vra, prod. tant*

(1) En 1897 Hymey, écrivain à Paris, a publié un essai de traduction de la *Méroule*, avec les imitations de Yagile, de Dous, de Mémou, par M. L. - Le Globe, journal littéraire de Pétersbourg, a donné cet essai dans le n° de Novembre de la même année au titre de la M. Yagile.



DANTE ET KLOPSTOCK

Métiers intellectuels apparus à cinq-cents ans de distance l'un de l'autre, Dante et Klopstock forment les deux extrêmes de la période des grands poètes de 1300 à 1800. Malgré sa virtualité réelle Dante n'a pas de descendance contemporaine, ni prochaine, ni possible : il est pour nous agé bien au dessus de ce qu'il fut pour ses contemporains; colosse, prodige, miracle de l'intelligence humaine, il se tient au milieu de nous, *trépasse joues de gloire et d'immortalité*. Son triple poème nous semble un défi jeté aux ââles à venir, un monde abandonné aux investigations, aux disputes de la science.

Klopstock nouveau-né du siècle d'acier a revêtu tout-à-coup la simplicité, la grandeur, la magnificence orientale, et le *Messias*, comme le *Divin Comédie*, a manifesté une œuvre de géant à une génération étonnée, vaine de haute poësie.

Cependant point de comparaison possible entre ces deux poètes. L'innovation, le plan, les ardeurs, l'exécution, rien de l'un ne ressemble à l'autre : et d'ailleurs, la supériorité du Dante est, aujourd'hui, si bien établie que nul ne peut le lui contester, et comme il n'a initié per-

comme, il n'a peut-être et n'eût probablement jamais d'imitateur. On ne saurait en dire autant de Bopstach: le génie de Milton l'a percuté, et a guidé ses pas; en outre, ces deux poètes, tous deux le juste orgueil de leur nation, ont vécu, pensé, écrit, dans des milieux tout différents, tout opposés. Les biographes, les critiques ayant épuisé la matière sur ces deux poètes, nous ne ferons que glaner après eux, et nous nous bornerons à quelques rapprochements saisissables de prime abord dans deux vies si pleines, deux deux œuvres de vingt ans d'élaboration.

Dante, génie mystérieux, impétueux, Gentile de cœur, et que l'indignation transforme plus tard en Gibelin, subit toutes les vicissitudes de la vie la plus agitée. Il fut tour à-tour, soldat, ambassadeur, chef de la République de Florence. Il fut exilé, proscrit, persécuté, malheureux de la vie du cœur, car il perdit l'objet de ses chastes affections, et malheureux des maux matériels de la vie civile. Rejeté d'une famille illustre, il naquit à Florence pendant l'exil de son père; il recruta lui-même dans l'exil, et l'exil, selon l'expression de Madame de Staël, s'efforça à lui sous les contours de l'exil.

Dante que d'obscures poètes, ou plutôt des poètes qui avaient précédé, a fondé la première nationalité de l'Italie du Mont Cenis au Mont Kine, par la création d'une langue et d'un poème tout à lui comme à elle. Son vers, physiognomie de son âme, calme, grave, sévère, équilibré, incisif, se plie à tous les caprices, à toutes les exigences de son imagination; harmonieusement simple, noble, il s'élève au sublime. Il ébluit, surtout, par l'élus des métaphores, la vivacité des peintures, le hardiesse de ses tours, le symbolisme de ses vives pensées, de la pensée du Dante.

Vivante encyclopédie de la science des générations mortes, légendaire de toutes les époques, voyant, éblouissant, profond, réel, Dante fait retentir sa lyre sous les mêmes inspirations de l'œuvre philosophique devenue une œuvre

laine, et si sa versification, sa tortueuse, je dirai presque sa saine indignation froide, blême, stigmatise les abus, il respecte strictement le principe. Il descend le lecteur dans les gouffres des damnés, dans des régions infernales qu'il se croit à lui-même sombres ou effrayantes, sombres ou froids, glacées ou ardentes, sans espoir d'événement, sans avenir d'espoir, et où l'intensité des peines contre-pèse toujours l'éternité des tortures. Devant lui grandissent et s'ouvrent les portes du royaume des expiations, ces portes rouillantes que laisse s'ouvrir la pitié des cœurs; puis, il nous élève aux sphères radieuses, à la latitude contemplative des cieux, toujours soutenu dans son vol, toujours créateur, en un mot toujours lui. Son *Eden* est un chef-d'œuvre de poésie, le *Purgatoire* un chef-d'œuvre de sentiment, le *Paradis* un chef-d'œuvre de philosophie; et nous ajoutons que de tous les poètes épiques, nul n'a réussi, comme lui, dans son œuvre, et à un aussi haut degré, la poésie de l'invention, la poésie du style, la poésie des toiles, la poésie de l'expression, la poésie de l'harmonie.

Nous renvoyons aux commentateurs et aux critiques pour l'appréciation des défauts du Dante, car il y en a dans un ouvrage si compliqué et de si longue haleine, mais nous pouvons croire, avec Balbo, que ses obscurités sont plutôt imputables aux altérations des originaux qu'à lui-même, toujours si clair, et si précis, là où il est lui. Ce qui paraît en lui trivial, ou par trop naïf, n'est tel, et personne y bien garde, que par rapport à ses mœurs, à ses usages, à ses langues, et tout, sans doute, puis, ses phénomènes toute autre. Quant aux critiques, si les uns ont, dans leur admiration, effacé les défauts du Dante, il en est d'autres qui n'ont pas toujours jugé le poète, le philosophe, le citoyen, l'homme d'état, mais ses et ses.

Klopstock nequit de patens pouvoirs, obscurs, mais son génie le révèle bientôt, et l'appelle à vingt ans dans le

peuple des cèdes. Là, il s'abandonne à loisir à toutes ses aspirations. Là, sous le splendour des hardies, environné du silence et de la solitude de la tombe, il évoque devant lui cinq grands siècles échos après Dante; il interroge les ombres de la Renaissance, les ombres modernes, non moins que les morts antiques; il assiste à l'origine, aux progrès, à la décadence des empires, aux luttes politiques et religieuses qui ébranlent, ensanglantent un monde nouveau, et plus tard l'Europe. Il a vu le dogmatisme scolastique vieilli, usé, renversé par Descartes; de nouvelles écoles philosophiques s'élèvent entre le positivisme et l'incrédulité; des découvertes inattendues succèdent ou perfectionnent des sciences dont elles aggrandissent l'horizon. De tant d'événements divers il en absorbe son âme, il s'y inspire, et soulève la harpe du roi-prophète, il entend sous l'influence de la réforme les chants de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu.

La langue tudesque si barbare, si âpre, si rude sous ses prédécesseurs, se retrempe, s'épure, s'ennoblit sous sa verve; elle se politise et se cadence dans son vers majestueux, tantôt grondant comme l'ouragan des dieux, tantôt mélancolique comme l'Elysée des poètes, et resplendissant comme le Saint des Saints.

Si Dante joint plus de goût à plus de variété; si, plus que tout autre poète, il abonde en pensées philosophiques nettes, profondes; si l'y a plus d'art, plus d'imaginaire dans le serré contentant de son œuvre, Kleptek revendique pour lui le primatisme de ses idées, souvent d'un poète tout historique, il est vrai, mais aussi un peu trop, que des compensations peu justes, des langoures déparent quelques fois, mais pourtant beaux, mais riches, mais brillent aussi de détails.

Tous deux théologiens, nos poètes ont absorbé leur âme à la fontaine biblique, à cette langue riche, abondante, harmonieuse, simple et sublime comme la pensée du monde, à cette langue qui croient avec sa noblesse à sa descendance le monument impérissable de ses

canale, et le modèle d'une littérature indépendante des inspirations du ciel.

L'un et l'autre ont passé dans la sensibilité exquise de leur cœur. Si le modeste Bontis belle d'innocence, belle de la sagesse du jeune âge capte l'âme du Dante, en domine la vie entière par le moment d'une affection vive, pure; si Pierquillano Fanny rebute l'homme-poète, le poète satirique, Elpisack! la spirituelle Bile, l'exquise Gidli, Marguerite Meier, lui fut plus sympathique, sentit mieux le génie, comprit mieux le cœur, et l'héroïsme et Gidli, aimantes, aimées, telles que la Laura de Pétrarque, s'identifiaient à leur poète fidèle, l'inspiraient de leurs feux, et Bontis et Gidli respiront et parlaient encore dans les vers de leur poète, et partageant avec lui, et par lui, cette immortalité que donnent à l'Éden des beautés la vertu, l'amour et le génie.

Le destin rigoureux à Dante le rappelle dès le premier soufl de son deuxième lustre des rêves du temps aux rêves de l'éternité qu'il a déjà vus. Les anguisses, les tortures matérielles, les déceptions ont brisé sa vie plus que ses poétiques rêveries. S'il soupire quelques consolations à ses maux il le croit, il le voit, il le sent, il les trouvera dans la connaissance de ses fils que les premiers illustreront ses œuvres, justifieront sa réputation; il les console dans ses vives encouragements, vers indépendants, vers hardies, accidentés pour ses enfants, anticipations des tortures de leur destinée quand ils vivront encore, satisfaction offerte à un amour-propre outragé, ou un mal, vengeance, si l'on veut, mais vengeance légitime, la seule qui pourrait adoucir la rigueur de sa divine Bontis, et qui finit par contraindre la conviction personnelle et publique de la portée de ses maux aux finsances de ses enfants (1).

(1) L'infamia ne prende quella vendetta (del peccato ingiust) che egli aspetta solo verso dei malvagi oppressi, che non mai colli dalla giustizia la vita, il momento transitorio e postero corso sopra il punto dell'oblio, onde ciascuno dopo morte come gli altri deve dal vivo (Barzman, *Intorno intorno ad Inferno di Dante*).

Klepsuck assiste pendant soixante et dix neuf ans à la plénitude de ses jours, à la plénitude de sa gloire. Si l'œuvre l'obscurcit un instant, comme momentanée de la nature, s'éleva le chantre harmonieux de la mort d'Abel, se mit à reconnaître son génie, à louer! il se vifia à une meilleure position de l'apprécier! et l'œuvre se fait, et l'œuvre admet. Mais, malin souvent que Dante, Klepsuck, malgré son double hymen, ne laisse pour toute descendance que la fille de son imagination, sa poème, qui devra lui servir, comme à Dante le scribe, comme sa Mariette à Epousaudent.



DIVINE COMEDIE

1875-1876

PURGATORIO

CANTO PRIMO.

*Per averer maggior acqua alta la vita
Quasi la maricella del mio ingegno,
Che lascia dietro a sé mar di crudeltà,
E contarei di quel secondo regno,
Ora l'umano spirito si purga,
E di salire al ciel diventa degno.
Ma qui la nostra possa non c'inganna,
O santo Dio, per che tuotem così.
E qui Colossus l'ignoto c'inganna,
Seguendole 'l mio conto con quel conto,
Di cui la Fidia solera andare
Lo colpo tal, che disperar perdono.
Dolce voler d'oriental zaffiro,
Che d'incagliarsi nel verno asparte
Dell'air puro infuso al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto,
Tanto ch'io v'ei fur dell'aura morta,
Che m'avea contristati gli occhi e 'l petto.*

PURGATOIRE

CHANT PREMIER.

Pour voguer sur des flots moins noirs, un navire
 Ici déploie sa voile aux replis de son aile,
 Lâchant dans le lointain l'équipage des douleurs,
 Et je dirai ces lieux séjour de moins de pleurs
 D'un linceu humain, enfin, content régné,
 Pur et digne du ciel même à l'empyre.
 Du poëte de mort remuèrent la voix
 Saisons divinités qui s'inspirent ses loix.
 Toi, Calliope, ici réveille tes gémis
 Veis à nos accents cette noble harmonie
 Des Elus de Pierus accorde victorieux,
 Poursuivant à leurs coeurs le vengeance des Dieux.
 Le saphir d'orient étalé dans l'espace
 Du limbe hémisphère embellissant la face,
 Et jusqu'en première gloire en silence muet
 Déployé son aar à nos oeil enchanté,
 A peine eus-je franchi cette atmosphère impure
 Et de l'aise et des yeux douloureux parure.

La bal puerile, ch' ad amar conforta,
Faceto tutto ridir l' Oracolo,
Volando a Poesi, ch' erano in sua corte,
E mi vola a mia destra, e poi mette
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non visto mai, fur ch' alla prima gente.
Godet purvi l' uel di lor famiglio.
O ardentissimo reboe d'io,
Poi ch' il privato m' di mirar quella!
Con' io del loro sguardo fu partito,
Da poco mi volgendo all' altro polo,
Là vidi l' Cervo più era sparito:
Vidi perco di me un teglio volo,
Dopo di tanta reverenza in vista,
Che più non d'io a padre alcun figlio.
Lunga la barba, e di poi bianco vanto
Portava a' suoi capegi rampante,
De' qua cadava al petto dopo l' anto.
Li raggi delle quattro luci rante
Frangevano il lor suo fascio di lume,
Ch' io l' uidei, come l' uel frasi davanti.
Ch' d'io vidi, che, contra l' chiaro lume,
Fuggio verso la prigione eterna!
Quar' io, mirando quell' uanto prima,
Che o' ha guardato? e che vi fu l' uerna,
Uicendo fur della profonda notte,
Che sempre nera fu la volta inferna?
Sen la legge d' alioa mai vidi?
O i vanto in Ch' nome rampante,
Che davanti vanto alle mie grida?
La duci me allor mi d'io di piglio,
E con parole, e con mani, e con orecchi,
Riverenti mi f' la guida e l' uiglio!
Poeta rispose tal: Da me non vengo!
Stanno apre dal uel, per li cui pregi
Della mia compagnia costui uerengo.

L'air qui dans ses veines alimente l'amour
 Rendait tout l'orient joyeux de son retour
 Éclairant les guirlandes voisines de son ardeur.
 Je tourne à droite, et vole au sud, vers sa limite,
 Quatre orbes scintillants, autres mystérieux,
 Que nul n'a vu sinon ses vaticans vireux.
 Le ciel semblait sourire à leurs vœux loquaces,
 O hypocrites, à déplorables tentes,
 Peuple en desirs jaloux vous a caché leurs dens.
 À peine à leurs charmes n'ai-je soustraît mes yeux,
 L'unique lentement vers le pôle de l'ourne,
 Au moment où le char précipitant se couche
 Fuyait sans l'horizon. Soudain, à mon côté,
 Je vois un vieillard seul; son air, sa morgue
 Commandait le respect et l'humble obéissance.
 Ses longs cheveux, sa barbe avaient double mesure;
 Des deux flans de son front une tresse pendait,
 Et jusque sur son sein redoublément descendait.
 Les brillantes charités des quatre langues sacrées
 Rayonnaient sur ses traits profondément creusés :
 On eût dit un soleil en face s'efforçant
 « Vous semez, vous, en dépit du livide torrent,
 Transfuges échappés du gouffre redoutable ? »
 « Hélas, en agitant sa barbe vénérable,
 « Quel guide, en quel faïet a précédé vos pas,
 Quand vous êtes sortis de la nuit du temps,
 Qui des vagues d'enfer brisait les atmosphères ?
 Quel, Polyne, ses lois, servait dans des chimères,
 Et les décrets du ciel ne dictaient qu'un jour !
 Quel vous, d'ailleurs, avec aborder mon séjour ! »
 De sa vertu mon guide, alors, me fortifie,
 Et d'un mot, et du geste, et de l'œil me convie
 À courber les genoux et le front humblement ;
 Puis il a dit : « Je viens, mais non apaisamment.
 Une femme, du ciel supplante éminence,
 M'a, de sa compagne, fait le dépositaire,

Ma che ch'è 'l tuo voler, che più ti spieghi
 Di nostra condition, non'el'è vero.
 Esser non puote 'l mio, ch'è sì in mieghi.
 Questi non vide mai l'ultima ora,
 Ma per la tua follia la fa sì pressar,
 Che molto poco tempo a valgar era.
 Sì com'è dian, fu mandata ad ora
 Per lei comparsa, e non d'ora altra tua
 Che questa, per la quale c'è un non curar.
 Mostrat'ho lui tutta la gente via,
 Ed ora intendo mostrar questi sperti,
 Che purgan se velle la tua bella.
 Com'è l'ho tratto, verra lungo à dieri.
 Dull'alto crande virò, che m'attina
 Condurlo a vederli, e a vederli.
 Or si piaccia veder la non venuta:
 Loharid m'è circondato, ch'è sì caro,
 Come an ch'è per lei vita rifata.
 Tu l'hai, che non ti fa per lei amaro
 In l'una la morte, con l'assaiato
 La vita, ch'è al gran di nord di chiaro.
 Non son più schiffi d'ora per noi guasti,
 Ch'è guasti vivi, e d'ora ma non lega.
 Ma non del circolo, non son più occhio nudo
 Di Maria tua, che 'n vista ancor ti prego,
 O tanto gesto, che per tua la faga:
 Per la tua amore adunque a noi di prego.
 Lasciamo andar per la tua arte regni:
 Grazie ripeterò di sì a lei,
 Se d'ora nuovamente legge dàpi.
 Maria piogge l'ora ogni occhio mio,
 Mentre ch'è l'fo di sì, d'ora ogni affare,
 Che quanto grave velle da me, fèi.
 Or, che di sì dal mal fante dimora,
 Più manco non m'è più per quella legge,
 Che fèi fèi, quando m'è a' suoi fèi.

Mais, quand sur notre état, ta haute volonté
M'ordonne d'expliquer toute la vérité,
Je ne dois à tes vœux aucune résistance.
Lui, de son dévouer seul n'a point eu l'échec.
Sa belle, il est vrai, tous les jours le haïssait;
Quelques heures de plus son cœur s'ouvrait.
Vers lui, comme j'ai dit, un ordre exprès m'envoie;
Pour l'affranchir du sort, il m'était d'autre vain
Si ce n'est celle en j'ai précipité mes pas.
Il a vu par ses soins les coupables trépas.
Toi... et vous, aujourd'hui, lui montrer les abîmes,
Où l'honneur, sous les loix, se lève de ses crimes.
Du fait, talons l'histoire et la discipline;
Elle comme d'en haut, la vertu s'élève
Qui me fait le conduire à la voir, à la voir.
En ces lieux, je l'en prie, accueille sa venue !
Il court la liberté le plus doux de nos biens.
Quand pour elle du corps on brise les liens,
On le sait; tu le sais toi qui renaît pour elle
Dans l'épave abandonné la dépouille mortelle
Que le grand jour verra revivre et respicible.
Le ciel à ses decrets pour nous n'a eu mentir.
Celui-ci vit, sur moi Minos n'a pas d'empire;
Mais j'habite le sphère en repense, en respice
Marcia, crois la voir qui se prit en son nom
Qu'elle vint à jamais l'épouse de Caton;
Soumis à son amour les grand cœur qui fut honte,
Laisse nous traverser les septuple royaume.
Je l'en remercie, là-bas, dans son séjour
Messager, s'il te plaît, de tes ordres d'amour a.
« Marcia, répond-il, à mes yeux fut si chère
Quand j'étais avec elle au terrestre hémisphère
Qu'à ses vœux abeilles je laisse un plein pouvoir.
Captive, maintenant, dans le secret soir
Elle ne m'est plus rien, cette loi me pardonne
Qui m'a fait la quitter l'île de son passage.

Ma se donna del cor ti muove e regge,
 Come tu dir, non s'è costar lungago:
 Resisti ben, che per lei mi viderò.
 Fu dunque, e fu, che tu costui viderò
 D'un piano schietto, e che gli darai 'l mio,
 Sì ch'ogni curiosità quivi stia;
 Che non si conosca l'ardor segreto
 D'altra nobil' anima d'aranci al primo
 Mestier, ch'è di qui di Paradiso.
 Questa lodata 'nterna nel suo nel suo
 Laggiù colà, dove la terra fonda,
 Porta de' pensieri sopra 'l molo suo.
 Null' altra porta, che fucina fonda,
 O indurata, o perle que' viti;
 Poco a poco parca non accende.
 Poiché non sia di qua nostra veduta:
 La mi si mostrerà, che surge anzi
 Prendete 'l mondo a più d'una uscita.
 Così spari: ed io su mi levai,
 Senza parlare, e tutto mi ritrassi
 Del duca mio, e gli occhi a lui drizzai.
 E risposi: Figliuol, segui i miei passi:
 Volgiamci indietro, che di qua dichina
 Questa pianura a' suoi termini suoi.
 L'alta vinceva l'ora mattutina,
 Che fuggia 'nnanzi, e che di lontano,
 Cercava il temer della marina.
 Noi andavam per la selva piano,
 Così non, che sopra alla angoria strada
 Che 'nfusa al mar la pareva intesa.
 Quando noi fummo, dove la rugada
 Paga al sole, e per essere in parte,
 Quel solerzia, poco si drada;
 Andò la mani in su l'ardita spira
 Sussurramo 'l suo mormorio per:
 Ogl' io che fui accorto di un arto,

Sur la foi, et du ciel une femme le mena,
 Te guide, sans flatter ta peur et qu'elle veut
 Il suffit qu'en son nom tu m'offres la supplication.
 Va, suis ton compagnon au colosse le boueux
 D'un jonc liant et pilant; qu'un flot limpide et frais
 Éponge la saleté empestée sur ses traits,
 Indignité pour toi, d'une impure paupière
 D'abordir aux parvis du sacré sanctuaire
 Un relâcheur splendide de haute fierté.
 Vois, là-bas, de ce mont le bord inhabité,
 Le flot beute le flot sur sa rive creusée,
 Là, croît le jonc au sein d'une mer fangeuse;
 Nulle herbe de feuillage aimant à sa vigne,
 Nul végétal ligneux ne saurait y grandir,
 Au choc des flots tous se courbant point au tillot
 Peux par toi du mont ne chercher plus le faite;
 Consulte le soleil qui naît en ce moment
 Il saura vous montrer un deux accorément.
 Il disparaît soudain, je me lève en silence,
 Et vers mon guide, alors, ludois je m'avance;
 J'interroge ses yeux, me confie à leur loi.
 « Viens, mon fils, me dit-il, viens, courage, suis-moi.
 Revenons sur nos pas. De là, par cette pente,
 À l'horizon direct la plaine à sa descente. »
 L'heure éclairant les heures du matin,
 Elles faisaient, sous sa lumière lointaine
 Je vis distinctement scintiller l'onde noire.
 Nous descendions du mont la pente solitaire
 Tel va le repaquer hors du sentier perdu,
 Marchant, marchant toujours qu'il ne s'y soit perdu.
 Arrivés à la zone ou la froide route
 Le dispute au soleil, et dans l'ombre opposée,
 Sous les vifs effluvia cède et fuit hâtivement,
 Au dessus du gazon, mon maître doucement
 Impose alors ses mains, d'urgence muette
 Qui me fait de son art devenir l'interprète;

Piera, ver lui la quanta imprimat:
Queto un peu tutto disparto
Quel veder, che l'infemo mi nascon.
Facciamo poi in noi filo d'arato,
Che mai non vido scurpar un'acqua
Ecco, che di ritorno un pocto apporta.
Queto mi dico, il non'altra poique:
O meraviglia! che qual'egli veda
L'usato panto, oval il rinasce
Subitamente là, onde la veda.



À lui j'offre mes jours ou mon œil vaierait,
 Il fait fuir la peine dont l'oeil me volait,
 Et d'un vif incarnat colore mon visage.
 Nous atteignons, enfin, le littoral étrange,
 Ou vœux éternels jamais ne vagues sur ses vœux
 Un nautonnier expert à reconnaître les flots.
 Il me craint d'un jour, acte d'obéissance,
 Mais tel il l'arrache, tel, magique puissance!
 Un rejeton modeste et résolu, et résolu
 Spontanément, là, certain, où se mène le ruisseau.



CANTO DECIMO.

Poi passavi dentro al tempio della pace,
 Che 'l cor t'avea dell'anima stesso,
 Poiché fu pace ditta la tua sorte,
 Secondo la vuol usar richiamar:
 E s'è nuovo gli occhi volti ad esso,
 Qual forza rida al fallo degno esser?
 Noi cedemmo per una porta fuori,
 Che si muoveva d'una, e d'altra parte,
 Sì come l'onda, che fugge, e s'appressa.
 Qui si creava nuova un po' d'arte,
 Cominciò 'l duca mio, in accennarmi
 Or quinci or quindi al lato, che si parte.
 E ciò fece di nostri passi oramai
 Tanto, che pria lo stremo della luna
 Rispuntò al letto tuo, per ricominci,
 Che noi facemmo fuor di quella stanza.
 Ma quando fummo liberi e aperti
 Su, dove 'l monte indietro si ritorna,
 In silenzio, e ammirando laorta
 Da nostro via, riciammo su 'a un primo
 Solingo più, che strada per dirci.
 Dalla sua spanda, era comparsa il vento,
 Appai dell'altre ripe, che pur c'ide.
 Minorella in tre volte un corpo nuovo:
 E quanto l'occhio mio presea tener d'ide,
 Or dal di dietro, e or dal dritto fianco;
 Quante cornate mi parva esser.
 Lassù non era ancor i più nostri anni,
 Quand'io comisi quella ripe intorno,
 Che dritta da calce aveva manco.
 Esser di marino condotto, e d'altro
 D'ingegni sì, che non par Pelicciotto,
 Ma la natura gli aveva fatto scorno.

CHANT DIXIÈME.

Nous franchissons la porte et le veuil entrante
 Que le vice des cœurs fait s'user longuement,
 Car on croit aller droit quand on suit la courbure.
 La porte a reculé devant sa fracture,
 Et le sien œil glissant vers elle reporté,
 Comment en excuser la culpabilité?
 Nous grimpions dans le flanc d'une roche béante
 Où s'ouvrait en spirale une route montante,
 Comme on voit reculer et revenir les flots.
 « Quelque peu d'ici on n'est pas hors d'à propos,
 M'a dit mon guide alors, » qui chacun se rapprocha
 « D'ici, de là, du flanc qui rentre dans la roche »
 Ceci fait notre pas et plus long et plus lent,
 Et le croissant des voûtes, dans le ciel oscillant,
 Gagna le lit des mers, redoublait sa lueur,
 Que nous errions encore dans la haute position.
 Boudes libres, calés, à l'air, à la clarté,
 Sur ce haut mont cénique on arriva jadis,
 Moi las, lui, moi douteux de notre illustre,
 Nous fléchies d'un rond-point l'horizon solitaire,
 Solitaire encore plus qu'un aniel des déserts.
 De son bord fléchi par le vague des aires
 Jusqu'au pied du grand bloc qui majeste dans le nez,
 Trois longueurs d'un corps d'homme on talait l'étréme.
 Autant que j'en pouvais juger à vol d'oiseau
 D'un bout à l'autre bout de l'éclo pléne,
 Telle cette corniche espaçait sa surface.
 Nos pas fléchissaient encore en haut la même route
 Quand je vis que ce bloc arrondi maintenant,
 Alangé, aplaté, deuit inaccoutumé,
 Était d'un marbre pur, d'un travail de sculpture
 Mais tel, que Polydote, si même la nature
 Aurait rougi tous deux de l'ouvrage de leurs mains.

*L'Angel, che venne in terra nel deserto
Della molt'anni ingemata pace,
Ch'apre il Ciel dal suo lungo ritiro,
Dimmi a me parven di venire,
Quel intagliato in un alto arco,
Che non sembra immagine che loro.
Giurato si uole, ch'ei dicar ha:
Perché quei era immaginato quella.
Ch'ad apre l'alto ancor vola la chiave.
Ed ora in alto ingemata pace quella,
Ecco quella Dei di propriamente,
Come figura in terra a quella.
Non tener pace ad un luogo la mente,
Dite l'alto mente, che m'era
In quella parte, onde l'alto ha la gente:
Perché in mi uole nel via, e uole
Dare da Maria per quella mente,
Quel m'era uole che mi uole,
Ch'altro mente nella mente ingemata:
Perché uole Virgilio, e frate gente,
Arrivati fuor agli occhi miei disparte.
Era ingemata B nel mare uole
La mente e i suoi, traendo l'alto mente,
Perché il suo uole non uole.
Dimmi pure gente, e tutto questo
Partito in rete uole, e due miei uole
Fare dice l'un No, l'altro Si uole.
Similmente al fatto dell'incanto,
Che s'era immaginato, e gli uole e l'alto,
Ed al di, al di no dimmi fuor.
Li prendere al benedetto uole,
Trovando uole l'alto Salmato,
E poi e non che B era 'a quel uole.
Si uole uole, ed ora uole
D'un gran palazzo, Miel ammorso,
Si come donna disparte e trista.*

L'Âge qui du très-haut descendit aux bornes
 Le pûl si longuement dans les pleurs angélique,
 Détest l'interdit qui formait l'empyète,
 Sur ce lûc, à nos yeux, y présentait des traits,
 Ne savez malice si naturels, si vrais,
 Qu'on ne le croyait point un mort personnage.
 Ah, nous murmurer, sur son lû, son langage.
 La figurait aussi cette virginité,
 Ouvrant, donnant au ciel son hospitalité.
 Êtes sacrifié lû, dans son effluide,
 Et ces mots, et son port avaient l'exactitude
 Que reproduit le sonnet sur le dire emprunté.
 « Semble à chaque objet un sens plus limité »,
 Non deux guide, en ces mots, à son lûc s'élève;
 Il n'était de côté qu'en son le sonnet habite.
 Fable, et déjà mon œil apercevait,
 Au dessous de lûc, à droite, on s'élève
 C'est de qui le voit et ne voit, et s'élève,
 Une page nouvelle écrite sur l'algèbre.
 Je débâche Virgile, ainsi de lûc
 De permettre à nos yeux leur lûc et leur lûc.
 L'écriture y était sur le rochet virgile
 Le lûc, les lûc, courbés sous l'arche veillante.
 L'arche si redoutable aux sons courbés
 Une lûc confuse, érigée en sept lûc,
 Présente de nos sens, deux lûc d'écriture
 Me disaient: lûc, un lûc, et l'œuvre, un lûc lûc.
 On y voyait les lûc des vapeurs de l'œuvre
 Vers lûc et lûc s'élève blanchissant.
 L'un disait lûc, quand l'œuvre opposait le contraire.
 Devant l'arche morte, devant l'écriture,
 Le postulat, contrit, et lûc fort lûc, disait,
 Et plus et moins que lûc tel et appartenait.
 En lûc, un grand lûc, lûc à le lûc
 Cachant peu le lûc d'une lûc offensée
 Contemplait, donnant lûc à son lûc lûc.

*Piacqui : più del tempo, dov'io stavo,
 Per cercar da presso un'altra storia,
 Che d'altro a Nihil mi stanzeggiava.
 Quis'era costata l'alta gloria
 Del roman Prince, lo cui gran valore
 Monte Gregorio alla sua gran vittoria:
 In due di Terenzio Imperadore:
 Ed una vedovella gli era al fianco
 In lagrime strappata e di dolore.
 Intorno a lui pure calato e pieno
 Di cavalieri, e l'aguglia nell'ora
 Scur'ave in vista al venir si mirava.
 La vedovella infra tutti costoro
 Pareva dir: Signor, fammi vendetta
 Del mio signor, ch'è morto, e all'io al nocere.
 Ed egli a lei rispondere: Con aspetta
 Tanto ch'io torni; ed ella: Signor mio,
 Come persona, in cui debb'io d'affetto,
 Se tu non torni? ed ei: Ch'io sia, dov'io,
 Lo ti farò; ed ella: L'altro ho
 A te che sia, se 'l tuo matti in oblio?
 Quel sì: Or io confesso, ch'io convengo,
 Ch'è altro il mio d'io, anzi ch'è l'io meo-
 Qualità tanta, e più mi ritengo.
 Cuius, che mai non vede con nome,
 Produce uno visibile parlare,
 Risale a noi, perchè qui non si spara.
 Most'io mi distacco da guardare
 L'immagine di tanta unificandì,
 E per la fallace loro a veder care;
 Ecco di qua, ma fanno i pari costì.
 Mercurio: 'l porta, molla gatti,
 Quanti ne 'ccorrono agli oia gradi.
 Gli occhi miei, ch'è m'io sono ancora,
 Per veder m'io, onde non tagli.
 Fugadati con lui non parca tanti.*

Du sol que je fouleis je m'éloigne soudain.
 Mon oeil court s'abreuver d'une soif nouvelle
 Que, non loin de Micol, blanchissante, m'appelle.
 Ici, l'art y traçait le règne de splendeur
 Du héros, du Romain dont la noble grandeur
 Prépare le triomphe aux vertus de Grégoire;
 C'est Tassien dont je veux rappeler la mémoire.
 Une veuve au mortuairien traite, à l'air éploré,
 Du prince à son courrier pressant le sein dont;
 De cavaliers brillants une noble escorte
 L'entourait; l'aigle d'or, appanage du trône,
 Flottante au gré des vents embrasait son drapeau.
 L'humble veuve mitte à ce peuple guerrier
 Semblait dire: « Seigneur, vengeance, je l'en prie.
 À mon fils mort, sa mort décourage ma vie.
 — Attends que dans ces lieux je reporte mes pas.
 — Mais, Seigneur, si ces lieux ne te rassuraient pas?
 (À dit de sa douleur la pressante eloquence).
 — L'hérillier de nos droits entendra ta vengeance.
 — Eh, qu'importe qu'on nous écoute son deuil?
 Quand tu l'auras le tien? — Courage, bon espoir,
 Je ne partirai point sans adoucir ta peine;
 Le justice commande et la pitié m'enchaîne. »
 C'était là pour qui rien n'est muet sous les cieux,
 Invente ce langage entendu seul des yeux,
 Langage tout nouveau, car la terre ignore.
 Tandis que mon esprit en soi-même élabora,
 Pêre, adreux ces traits de haute basillité,
 Où l'en aimait l'artiste et son habileté:
 « Voici venir à nous une noble marchande,
 M'e marquant Virgile, » Elle vient parerocar,
 « Aux cercles des hauts lieux tu nous feras monter ».
 Mon oeil de toutes parts instruit é l'arrêter.
 Carrant la nouveauté qui lui plaît, qui l'attale,
 Vers mon guide soudain glisse, sur lui s'arrête.
 Ne laisse point, lecteur, au toi se refroidir.

*Non re' pari, Letter, che tu ti imago
 Di buon propinquo, per altro,
 Come Dio vuol che 'l delitto si paghi.*
*Non attende la forma del martire:
 Pieno la necessita; pieno, ch'è paggio.
 Oltre la gran sentenza non più ire.*
*Permaneva; Maestre, qual ch'è regge
 Maestri per noi, non mi sembra persona,
 E non se sta; sì nel voler vaneggia.*
*Ed egli a me: La gran condition
 In lor tornando a terra gli rammentò,
 Sì, che i suoi occhi pria s'elider tingono.*
*Ma guardò fero in., e diventò così
 Col viso quel, che vien sotto a quei nomi:
 Già, ancor più, come alcora si piangea.*
*O saperti Cristian miseri suoi,
 Che della vita delle anime inferni,
 Pilevano or di ne ritorni posti:*
*Non s'accontenta ciò, che noi non verna,
 Non a formar l'angelica farfalla,
 Che vola alla giustizia senza schermi?*
*Di che l'antico costor in alta gatta?
 Voi siete quasi consumate in difetto,
 Sì come verna, in cui formata falla.*
*Come, per mantener salute e lito,
 Per mensola infredda una figura
 Si vede giunger le ginocchia al patto.*
*La qual fu del non far vera rancore
 Niente, e chi la vide, così fusti
 Fil in color, quando poi ben cura.*
*Tor's, che più e meno eran contriti,
 Sembrato ch'aveva più e meno addosso;
 E qual più pazienza avea negli oiti,
 Piangendo parva dir, più non potea.*

Je le desire peu, l'ardeur d'approfondir
 A la dette comment Dieu donne sa science,
 Qu'importe le martyre et telle forme obscure,
 Vais l'attendre, et crois, à tout considérer,
 Qu'après le grand décret il ne saurait durer.
 « Maître, lui dis-je alors, ces mobiles fastidieux
 Que je vois là venir se me sont pas des hommes,
 Dignes ce qu'ils sont au point je ne me sent ». —
 « C'est, me répondit-il, le poids de leurs tourments
 Qui vers la terre ainsi les courbent, les enlaine,
 Tel qu'à peine mon œil a soupçonné leur race.
 Fiez la tes regards, devine si tu peux,
 Tels qui passent depuis sous ces blocs desolés.
 Vous comme tout ce peuple et se vante et s'affaisse ». —
 Misérables chrétiens, orgueilleux bourgeois,
 Infâmes intelligents, esprits étroits et lourds,
 Qui vous montrez si fiers de marcher à rebours,
 Nous sommes, sachez bien, cet humble vers mystique
 Créé pour devenir papillon angélique,
 Et monter devant Dieu pour s'y justifier
 Seul, sans appui, pourquoi tant vous glâchez?
 Inertes et arides, festrez votre nature,
 Vers à demi fermée, veillez votre nature.
 Content pour étayer une voûte, un fronton,
 La figure souvent remplace l'élançon,
 Ainsi se voit ses genoux quand sa tête se jette,
 Fente douleur d'où naît une douleur secrète,
 Vraie en qui voit, ainsi je les vis, quand de près
 Je pus distinctement étudier leurs traits.
 A nos yeux ils avaient plus ou moins de veineuse,
 Et la charge sur eux pesait plus ou moins dure;
 Et tel plus pâle et, laborieux perché
 Pleurant, et semblant dire : « Et là je n'en puis plus ».

CANTO DODICESIMO.

In pari, come luci che ritose a gioco,
 M'andava in con quell'anima cara,
 Fin che l' soffrir il dolor padreggio.
 Ma quando disse: *Eserte lui, e corre,*
 Che qui è luto, con la vela e co' remi.
 Quantunque può ciancia, pinget con l'arco.
 Drate, a con'andar tuoli, rifusi
 Con la persona, accoglia che i pensieri
 Si rimassero a chianis e scema.
 Fu' era mator; e aguis scienfieri
 Del mio mastro i pari, e amandui
 Quà mostravano, con'erano leggeri,
 Quando mi disse: *Folgo già vela in piaz!*
 Buca te cori, per alleggar la via,
 Feder la lito delle piazze tue.
 Come, paroli di lor memoria che,
 Sov' a' repiti la toale terrague
 Fortan agante quel ch'agè era pria:
 Oade il melle volte se ne piagne,
 Per la puntura della rimembranza,
 Che mite a' più di delle calengue;
 Si rif' in il, ma di maffor ambianza,
 Secondo l'artifizio, sparate,
 Quanto per via de *four* del melle avanca.
 Fedas colui, che fu nobel erois
 Pio d'altre creature, più del Cielo
 Folgoraggiando scendere, da un lato.
 Federe Briareo fite dal telo
 Celestial gauer dall'altra parte,
 Grato alla terra per la mortal pite.
 Fedas Tindreo, radea Pallade, e Merit
 Armato ancora, intorno al padre loro,
 Mirer le membra del Giganti sparte.

CHANT DOUZIÈME.

Tels deux bœufs sous le joug vont la tête baissée,
Tel j'allais à côté de cette dame effarée,
Tant que mon doux Mentor à mes vœux se rendit.
« Behute là, partons, viens », m'a-t-il enfin dit,
« Que nos bras, que la rame, et la voile ondulante
Secouent à chacun sa nouvelle indolence ».
Sur moi même, soudain je relève mon sein,
Fins, droit, tel qu'en marche, abandonnant à moi
Mes pensées abattues que mon front grave incline.
Je me meus, et je suis la voix qui me domine.
Mon maître précède, et, plein de nouveaux feux,
Nous nous sentons dans l'air emportés tous les deux.
« Allez », m'a-t-il dit « la première voile ».
Allège silencieusement les longueurs du voyage.
Vins le sol, là le couche où tu poses tes pas ».
Comme pour que les morts survivent au trépas,
L'archon de la tombe ébauchée sculpture
Attente en qu'on fit avant la sépulture,
Et là, plus d'une fois, s'y évertuant des pleurs
Filles de l'espérance des plus vives douleurs,
Richaudant la pierre, lui redonnant des ailes;
Ainsi je vis, là, mais sous des traits plus flâtres
Des bas-reliefs divers, ouvrages sur-humains.
Taille, autour du roc, sur un saillant chemin.
Là, des capots noirs, j'y vis le plus sublime
Se détacher du ciel, et tomber dans l'abyss
Serpentant dans l'espace un élanc caducé.
Plus loin je découvrais sous la voûte des Dieux
Brûlée abattue sur l'ardente poussière,
Des glaives de la mort barbares lourds à la terre.
Là, Pollux, Apollon, et le Dieu des combats,
Égide de leur bras, armés, levaient les bras,
Des insulaires des plants contemplant l'océan;

Falsa Neobrotta appiù del gran lacaro,
Quam costretto, e riguardar le genti,
Che 'n Sennar, con lui, caputo fero,

O Noto, con che aceto delusi
Fidati in te, agguati in su la strada,
Tra sette e sette tuoi spionchi apenti!

O Sene, come 'n su la propria agnola,
Quasi parrai morto in Galles!
Che già non senti pioggia, ed rugiada!

O fide Aragus, sì vedea te te,
Gli manca acqua, triste, in su gli stinco
Dell'opera, che mai per te si fe'.

O Robeco, più non par che minacci
Quasi al tuo segno: non più di sporcato,
Nel porta un carro prima ch'altre 'l carri.

Mostrava ancor lo duro parlamento,
Come Alucene a sua madre si com
Parer lo menavano adavvenuto.

Mostrava come i figli in gitare
Sorra Samachereb dentro del tempio,
E come, morto lui, quasi 'l lacaro.

Mostrava la ruina, e 'l crudo acciglio
Che fe' Tauri, quando disse a Caro,
Sangua aliti, ed in da sangue l'acqua.

Mostrava, come la testa si fuggio
Gli Assiri, poi che fu morto Osefua,
E anche le reliquie del martiro.

Falsa Trua in cuore e in querna:
O Alu, come te lasso e vile
Mostrava 'l segno, che di si discerne!

Qual di princi fu minato, e di stile,
Che ritraeva l'andare, e i tratti, ch'io
Mirar faceva una 'nqueto stile!

Morti à morti, e i tua parca vedi
Non vide mai di me, che tale 'l ero,
Quasi in calce, fu che chiese poi.

Sombres debout au pied de sa haute structure,
 Murne, au front menaçant, et couronné de l'ail
 Les peuples en silence irritant son orgueil.
 On finit dans les yeux la douleur déchirante,
 Nihil, sur le sol on te vrait souffrante,
 Parmi quelques fils, chose pâle, inanimé,
 Sur son glais Sali creusait abîme,
 Sur les mont, Galilé, terre défilée,
 Et vaine dénuement de plain et de vaine,
 L'insensé Amiché, pleurant du fœtus,
 Transformée à dans glais sur son récept,
 Ouvre au l'on distinguant sa douleur et sa honte,
 Tes draps n'avait plus ce prestige que decept,
 Robes, mais sa chair l'entière, et l'effacement,
 Van teins qui s'écroute et que l'on te ravit,
 On distinguait encore sur la dalle noire
 Aléon composant à sa perfide mère
 La fœtus ossement de sa dégoûté.
 O de Sennedich dans postérité,
 Je vous via fils ingrats assaillir un père
 Et l'oublier, sans vie, au sein du sanctuaire,
 Tharym, à la voix perdue la mort volait
 Quand la rage à Cyrus en ces mots s'exhalait :
 « Le sang le plus, Ose, bien, le coup en est restant »,
 On y laur vance la déroute éblouissante
 De ses Assyrien, Holoferne orgueil,
 Et la murette en lambeaux dans les champs aride,
 J'y voyais la Trande en luites fœtusiers,
 O Trak, il disait bien la honte et les maîtres
 L'art qui trapa les murs sur ce pays d'airain,
 Quel maître du pinceau, quel maître du burin
 Représentaient les trucs, les ombres, l'horreur,
 Chef-d'œuvre de ces lieux, désespoir du glais.
 Là, le vie et la mort étaient étalés,
 Telle qu'on dut la voir j'y vait la réalité,
 Tant que mon pied foula, que mon œil lut le porre-

Or sapete, e ciò, ed non altro,
 Fuggiate d' Etna, e non almete 'l volto,
 Sì che veggiate il vostro mal sentore.
 Più non più per noi del monte volto,
 E del cammino del Sole non più apto,
 Che non stimare l'uomo non accorto
 Quando colui, che sempre insieme stette
 Andare, credendo Detto in testa:
 Non è più tempo da per il campo.
 Fedi così un Angel, che s'appressa,
 Per venir verso noi: noi, che temo
 Dal terrore del di l'incetta nostra
 In rinvenire gli atti e 'l suo andare,
 Si ch'ei diletti in 'ntorno 'a mano:
 Paura che questo di non non veggiamo.
 Fera ben del suo cammino suo,
 Par di non perder tempo, sì che 'a quella
 Materia non possa parlarci chiaro.
 A noi venia la creatura bella,
 Bianco vestito, e nella faccia, quale
 Par, risplendendo, mattutino stelle.
 Le braccia aperte, e tutti aperte l'ale:
 Dava: Tanta, qui non presso e grande,
 E apostrofando così si tesse.
 A questo momento regina mette voce:
 O gente umana, per volar sì alta,
 Perché a poco vento così andate?
 Mancan ora le rocce ora l'aperta:
 Quasi un battito l'ale per la fronte,
 Per noi prossime aerea l'audacia.
 Come a non dritto, per volare al niente,
 Dove siete in Chiusa, che soggiora
 La sua guidata sopra Balicorno.
 Se rampa dal montar l'ardite foga,
 Per la sceler, che si fece al volo,
 C'è ora dritto 'l qualcuno e la doge.

Envergurellez-vous, marchez la tête élevée
 Postérité d'Adam, ne laissez point les yeux
 Aïen de ne point voir vos sentiers vicieux.
 Nous avions sur ce monde fait notre itinéraire
 Plus long, et du soleil couvrant la carrière
 Bien plus que n'aurait cru notre esprit enchaîné,
 Quand celui qui toujours à mon bien obéit
 Me précédait toujours, me dit: « Lève la tête,
 « Viens, bannis des l'instant la rêverie abstraite.
 « Vois cet ange, son bon, disposant ses attelles,
 « C'est vers nous qu'il viendra; chose dans son palais,
 « De jour la dixième heure a fourni son message,
 « Embellie de respect son maintien, son visage;
 « Il vendra des haute lieux nous montrer le chemin.
 « Ce jour songe-y bien ne leura plus devant ».

De mon maître toujours je suivais la sagesse,
 Et du temps qui nous fuit j'arrêtais la vitesse,
 Sur ce point ses leçons étaient toujours claires.
 Elle approchait de nous l'angélique beauté
 Sa robe étincelant, et sa face éblouissante
 Brûlant du rayon d'étoile scintillante.
 L'ange élargit ses bras, et ses ailes après-
 « Venez, dit-il, tout proche, ici, sont les degrés.
 « La pente déterminée s'élève plus haute ».

Combien peu cette voie rend la route ardue,
 Jamais née sur la terre, oui, le ciel est pour vous.
 Eh, qui vous fait fêcher, même au vent le plus doux?
 Il nous guide à l'endroit ou s'ouvrait un passage;
 Là, du bout de son aile il ne s'écarte au vent,
 Puis il ne paraît que son effluve.
 Tel pour monter à droite au sommet écarté,
 Ou la maison de Dieu se présente au fidèle
 Dominant Babacoste et la cité moelle,
 On a rompu du mont l'encroûtement sombre,
 Par degrés et degrés, ouvre des tours hautes,
 Où l'on ne hausse point l'œil ni la mesure;

Che l' allente la ripe, che cade
 Quasi tra raso dall' altra grave:
 Ma quante, e quante l' alta pietra cade,
 No caland' rei la sotto persona,
 Urtati paupersc spiriti, così
 Contorno sì, che nel darvi sermone.
 Ah! quante son diverse quelle foci
 Dall' infernali! che quasi per conti
 S' entra, e laggiù per luminal focoli.
 Son montaron su per sì scapigliati,
 Ed ancor mi parva troppo più lieta,
 Che per le pie non mi parva davanti:
 Quel m'è Maestro, sì, quel non grave
 Levato s'è da me, che nulla quasi
 Per me posso andando si ricerca?
 Rispose: Quando i P., che non rimossi
 Dando nel volto tuo presso che stesi,
 Sapete, come l' un, del tutto rasi,
 Fren la tua più dal loro voler si senti,
 Che non pur non posso contenersi,
 Ma sia diletto loro ancor su posti.
 Alor sic'io come color, che vanno
 Con con un capo, non da lor agitata,
 Se non che i come d' altri neppure fanno:
 Parevi la mano ad acciarar l' anima,
 E carca, e brucia, e quell' infero adangia
 Che non si può farir per la veduta:
 E con la dita della destra sempre
 Tenevi pur tu la lettera, che 'scrisse
 Quel delle chiese a me sovra la soglia:
 A che guardando il mio d' una correa.

Tel aïeul se brisait dans le nombre infraction
 Le sentier qui d'en haut doit se prolonger,
 Et dont un double flanc en perçut soufflet.
 Nous portons là non pas ce plus d'un choc d'acier
 « *Scari pampers spiriti* », malicie
 Que nulle humaine voix ne saurait enflammer.
 Des goulées de son lion, belue, quel contraste
 Aux goulées infernales? Ici, c'est l'alignement
 Dès la nuit, et là-bas, le flux des démons.
 Dès du palier saint la rade asperité
 Cède, et je suis en moi bien plus d'agilité
 Que quand nos pas penchés jadis seulaient la plaine.
 « *Maître* » lui dis-je alors, « de quelle lourde gêne
 Ne me trahit-je pas tout d'un coup allégé?
 Je suis, sans me sentir de moi-même chargé ».
 « *Quand les F.* » m'a-t-il dit, presque épuisé de vie
 Sympathisant avec la physiologie
 Seront, comme l'un d'eux, en plein abîme,
 Tes pieds s'arabescent d'un tel feu pénétré,
 Que bien loin de sentir nos fatigues mortelles
 Ils voudront de plaisir s'élever de leurs ailes ».
 Alors j'imitai ceux qui négligemment vont,
 Oublieux du fardeau qui pèse sur leur front,
 Si le geste d'autrui ne fait qu'on le soupçonne.
 La main, pour s'en convaincre, avec, lente, tatonne,
 Elle cherche, elle trouve, et remplit un devoir
 Impossible à notre œil qui n'est apte qu'à voir.
 Lors espagant les doigts de ma droite qui j'avert,
 De sept lettres ma main six encore se découvre,
 Que le gardien des clés sur mon front inscrivit.
 Mon geste à cet aspect mystérieux écrit.

PARADISO

CANTO PRIMO.

*La gloria di Costui, che tutto mi creò,
Per l'innocenza penetra, e riempie
In una parte poi, e meno altrove.
Sul ciel, che più della sua luce prende,
Fu io, e tutti esser, che vultivo
Nè io, nè più quel di là di lieto;
Perchè, appressando al sì suo dritto,
Scorre indistinto sì profondo tanto,
Che non la memoria non può ora.
Vermene quando se del regno tanto
Nella mia mente potè far tanto,
Sare' ora materia del mio canto.
O buon Apollo, all'ultimo tenore
Fammi del tuo voler sì fatto caso,
Come domanda e dar l'umano orecchio.
Innanzi a qui l'un guiso di Petrusco
Anno mi fu; ma or con amandus
M'è uopo intener nell'orango rimaso.*

PARADIS

CHANT PREMIER.

La gloire de ce Dieu par qui tout est, grandit,
 Se nait, dans l'univers pénètre, respandit,
 Mais d'une et d'autre part ou plus ou moins intense.
 Dans ce ciel où son feu s'y réfléchit immense,
 J'ai pénétré, j'ai vu, mais des prodiges tels
 Que moi ne suis, ne peut les redire son mortel.
 Soit-il venu d'en haut; car notre intelligence
 Mantant à Dieu se perd si loin dans son essence,
 Que l'âme ne peut plus redescendre au passé.
 Tout l'air que j'ai mal-rainé en moi-même assésé
 Du royaume des cieux, de ses saintes merveilles,
 Descendre le sujet de mes nouvelles veilles
 À mon dernier trépas, bérusier Apollon,
 Comme en moi ton temple et grand comme le dieu
 Du laurier distat que j'ai coude de la grise.
 Jusqu'ici le vort d'un sommet de Perséus
 Seffait à mes chants, je ne puis d'ormais
 Marcher sans tous les Dieux, l'été des deux sommets.

Entra nel patio sua, e apre lui.
Si sono guastati Mario trassiti
Della vagina delle mander sue.
O divina virtù, di cui ti preghi
Tanta, che l'ombra del beno regno
Seguara nel mio capo in manifesta.
Tuor volubili al tuo diletto legno,
E venaruna alior di quello foglio,
Che in misterio e tu ne faresti degno.
Si vede colto, Padre, in me cupito,
Per aringarsi a Cesare o Porto,
(Colpo e compagna dell'umano voglia)
Che partore letizia in su la face
Dell'ora Dura d'occhio la fronte
Pancia, quando alcun di si acciata.
Pura fustito gran fustina acciata:
Pura d'istore a me con miglior non
Si pregherà, pochi Cera sospesa.
Sorge d'istore per d'istore fust
La lancia del mondo: mi de quella,
Che quattro cerchi giugue con tre colli,
Con miglior cura, e con migliore stella
Ece congiunta, e la mondana cura
Poi a me mado tempore e reggella.
Fatto ora di là mano, e di qua ora
Tal fust quato, e tutto ora li bianco
Quello mappera, e l'altra parte nera,
Quando Eccece in sul nostro fust
Vidi risolta, e riguardar nel Sole;
Aperta al non gli l'offire nequano.
E di come acciata reggia vede
Care del primo, e risolve mado,
Pur come paragon, che tener vuole,
Car dell'atto tuo, per gli occhi infuso
Nell'umano non, il mio di fust,
E fust gli occhi al Sole alio e noit' ora.

Pénètre dans mon âme et souffles-y ta vie.
 Sois moi tel que le feu entreprit à Marseille
 Du fétai de son corps quand tu ravis ses os.
 Grand Dieu, de tes regards aimant mes larmes,
 Si ta bonté permet à ton humble poète
 Que ton ciel, que je salue, dans mon vers se reflète.
 À ton salut ainsi, je viendrai sous tes yeux,
 Y couronner mon front de laurier poétique,
 Que n'aient vuider mon vif, tes saffrage.
 Ô père, en vient si peu détacher ton feuillage
 Au poète, au César triompha dévoté
 (Honte et doute impuissable à notre volonté),
 Que le laurier dans des rives du Pô
 Joyeux devrait briser sur la tête morte,
 Quand il suit un mortel que le ciel en séduit.
 Dans la fable étincelle un enlacement fait.
 Peut-être car non pas un voir plus habile
 Turoquani, à Carthage, le trouves dardel
 Il se moule aux hommes par différents peccés
 L'œil du poète, mais du poète où sont enroulés
 Quatre cercles divers en trois vols ont enroulés,
 S'il en veyne, il monte, étoile d'espérance,
 Et le globe ardent de son feu plustôt
 S'embrasent, se retrempe, et d'airain à son gré.
 Le soleil d'un tel point saluant sa carrière,
 Faisait naitre le jour et mourir le jour.
 De là tout était blanc, d'ici tout bruisait,
 À gauche Naitre sur son front d'appuyait
 Le la vie, au soleil d'attachant sa propreté
 L'aigle le soufflait moins du sommet de son aile.
 Tel qu'un second rayon d'un premier émané
 Remonte vers celui d'où son être est né,
 Semblable au pétrole reflétant son visage,
 Telle son attitude en moi d'œuvre un passage.
 Pénètre par mes sens, et mes sens raffermis
 Soufflent le soleil plus qu'il ne l'est permis.

Mido è stato là, che qui non l'era
 Alle nostre virtù, merol del loco
 Fatto per proprio dell'umano agere.
 In tal soffrì molto, ed a poco,
 Ch'io nel vedersi spavillar di nuovo,
 Qual fero, che belante era del fuoco.
 E di talito parca pieno a giorno
 Essere aggiunto, come Quel che puote.
 Avrai 'l Ciel d'un altro sole eterno,
 Beatrice tutta nell'eterno ruote
 Finca con gli occhi stessi, ed io sa lei
 Le luci sue, di luchi remote,
 Nel suo aspetto tal dentro mi fo,
 Qual io fo' Giove nel pastor dell'orbe,
 Che 'l fo' concerto in mar degli altri Dei.
 Transumanar significar per verba
 Non si può; però l'esempio tosto
 A cui significar grazia vola.
 Sia ora ad di me quel che creasti
 Novellamente, Anzi che 'l Ciel generai;
 Tu 'l sei, che nel tuo lume m'hai creato.
 Quando io creai, che tu significassi
 Dandertelo, e al me fusi atteso
 Con l'armonia che tempero e discerno,
 Furovi tanto allor del Cielo atteso
 Dotta persona del Sol, che pioggia e fuoco
 Lago non fece mai tanto di sotto.
 In cerchi del mondo, e 'l grande lume
 In lor ragion m'accese un diavol
 Ma non creata da natura umana.
 Quel alto, che vedea me sì com'io,
 Ad aspettarli l'ordine comune,
 Per ch'io a dimandar, lo bocca apersi
 E rimossi: Tu stavi in suo petto
 Col più alto management, sì che non vola
 Cui che vedeva, se l'aveva creato.

Du possible le haut, rien tel n'est béni
 À nous faibles mortels, car ce céleste site
 Devait être aux humains un séjour exclusif.
 Je ne fus, ni long-temps, ni très peu si pauvre,
 Sans en voir le contour scintiller rouge-brûlé,
 Pareil au fer ardent sorti de la fournaise.
 Soudain un jour un jour sembla sur-ajouté,
 Comme si cette main qui put l'immaculé,
 Eût d'un second aède dévoué l'empyrée.
 Sur les globes errants Béatrix concentrée,
 Y fixait ses regards, moi, sur elle, les ailes,
 Les appelant d'en haut pour lire par les cieux.
 À son aspect, en moi, je devins idéique
 À Gilgames quand il but de cette herbe magique
 Qui le rendit Dieu consort des flots.
 Le se transformant, l'expliquer par des mots
 N'est pas aisé, mais-ils n'en funderont à la chose,
 Eux à qui Dieu promet cette métamorphose.
 Étais-je tel alors que quand j'étais récent?
 Amour, du ciel des cieux régulateur puissant,
 Tu le vas, toi qui m'as guidé de ta lumière.
 Quand j'entendis vibrer cette éternelle sphère,
 Qu'une éternelle ardeur à toi battit d'envie,
 Ces accords que tu vas conduire, conduire,
 Toute une immensité n'apparut buee
 Des clartés du soleil, l'écrin ou céleste oncle
 Jamais ne fit un lac à bords plus spacieux.
 Ces accords inouïs, le grand éclat des cieux,
 Leurs ceaux, en mon lac ont fait un désir naître,
 Tel qu'un plus vif jamais ne stimula mon être.
 Béatrix qui luit en moi, mon maître que moi,
 Attentive à calmer mon cœur et mon émoi,
 A prévenu mes vœux et m'a dit ces paroles :
 « Ton âme se repaît d'illusions divines,
 Et telles que tes sens fléchaient, enchaînés
 Verront tout accourant s'ils n'étaient dorés. »

Tu non se' in terra, sì come tu credi -
 Ma fulgori, fuggendo 'l giorno mio,
 Non corri come io, ch'ad uom richi.
 Se' fui del primo daffin dimante,
 Per la nostra paroletta breui,
 Dovrei ad un punto più far levito ;
 E darsi? Già contento riposar
 In grande ammirazione del tuo d'ordine
 Com'io trovando questi vergi fieri.
 Quel che, appreso d'un più stupore,
 Gli occhi d'indul per me con quel sembrante,
 Che madre fu sopra figliuol d'altro.
 E conosci: la non tutte quante
 Menz'ordine tra loro; e questo è forse,
 Che l'averemo a Dio far obliando.
 Qui veggon l'alta creatura d'orma
 Dell'eterno valore, il quale è suo,
 Al quale è fatto la nostra norma.
 Nell'ordine, ch'io dico, non arde
 Tutte nature per diverse virtù,
 Ma al principio loro, e non viene:
 Onde si mirano a diversi parti
 Per la gran via dell'essere, e ricercan
 Con destino a del dato che la pari.
 Questi ne porta il fuoco in ver la Luna;
 Questo ne cura mortale il promovere;
 Questi la terra in sì ritratti e natura.
 Al par la creatura, che non fuora
 D'intelligenza, quest'ave sentin,
 Ma questo, d'humor instabile ed amore.
 La provvidenza, che ordine ascolta,
 Del suo lume fa 'l Ciel sempre quieto,
 Nel qual si volge quel d'ha maggior fretta;
 Ed ora lì, quel a sìto decreto,
 Con parte la virtù di quella corda,
 Che più che nostra divina la regge lieto.

Quand tu t'y crois enraciné, tu n'es plus sur la terre,
 Nul éclair s'échappant du foyer du comte
 Ne vaît comme toi qui reviens à ton aïeul.
 Quand tu te vois réuni au doux feu de son œil
 Est dévota mon cœur de premier de nos devoirs,
 Le vieillard entrant dans de nouvelles veilles.
 « Oui, j'ai, dis-je occupé mon grand étonnement;
 Mais, d'où viens que mon vol m'emporte en ce moment
 À travers tous ces coups si légers? Qu'est-ce à dire? »
 Bientôt se souvint et pousse soupir,
 Lève vers son les yeux, tel le dard pénétrant
 Du regard maternel sur un fils délinquant,
 Puis répond: « Tout, mais tout à sa règle constante,
 À son ordre, et cet ordre est la forme éternelle
 Par qui tout l'univers rend le divin.
 Aux sublimes esprits l'ordre a manifesté
 Le sens de l'éternel principe, les lois
 Où tend le loi qu'il des lois le signe.
 Dans l'ordre prié tout être est entrainé
 Directement au but qui lui vient destiné,
 Et distant plus ou moins de son malin écart.
 Puis dans des ports divers le porteur son sillage
 Sur la route action de l'éternité, et va
 Chacun où son instinct veut l'emporter.
 Cet instinct vers la lune élève au haut le Roman.
 Cet instinct veut en nous l'activité de l'âme,
 De gloire il réunit les âmes entre eux.
 Non seulement les corps bruts, inertes, sœurs,
 Mais encore tout être et qui sent et qui pense
 Subit, ressent les traits de sa vaste influence.
 Le monde qui fonde tout sur son vrai fondement
 De son état toujours maintient ce firmement,
 Où seule impétueux un ciel machinal.
 C'est là que nous tendons, celle irrévocable
 Où nous lisons est son argument ajusté,
 Qui dirige son objet à la félicité.

*Tu' i che cose furon non s'accorda
 Molte fiate alla 'stancia dell'aria,
 Perchè a responder la materia è sorda;
 Così da questo verso si diparte
 Talor la creatura, e' da potere
 Di pagar, così pinto, in altra parte,
 E si come veder si può cadere
 Fuoco di nube, se l'impeto prima
 A terra è tutto da falso piacere;
 Non ch'è più ammorire, se bene stesso,
 Le tue calce, se non come d'un rivo,
 Se d'alta monte scende quasi ad uno.
 Maraviglia sarebbe in te se prius
 D'impedimento già ti fuol assai,
 Così a terra questo fuoco vien,
 Quasi rivola in te lo Cielo il rivo.*



Comme on voit que la femme insatiable réclame
 Et peu souvent se plie aux vœux de l'artiste,
 Car la machine est accablée à déployer sa voix,
 Ainsi de son vrai cœur se détachent parfois,
 L'être qui veut en lui trouver indépendance
 Qui peut le dénier du but de sa tendance,
 Si son premier élan brisé, lui fait saisir
 La voie où l'effort même l'entraîne d'un libre plaisir.
 Tel on peut voir le feu vers la terre descendre,
 Monter n'a rien en soi, si je sais le comprendre,
 Qui le donne élever, pas plus que le ferment
 Qui du sommet d'un mont tombe et d'un va ferment.
 Ton existence, en toi, serait un grand miracle,
 Si les tendres amours devenaient d'obstacle,
 Tel le feu scintillant sur la terre amolée,
 A ces mots, vers le ciel son oeil s'est reporté.



CANTO SECONDO.

O Voi, che state in pericoloso loco,
 Bandieran d'assoltar, agguati
 Dietro al mio lago, che custodite avete,
 Tornate a rimandar li vostri figli:
 Non vi mettete in pelago, che forse
 Perdendo me, rimarrete smarriti.
 E' verga, ch'io prendo, giuocarmi non si cura:
 Minerva opera, e condurremi Apollo.
 E non manco mi dimostran l'Orse.
 Voi altri pochi, che drizzaste 'l collo
 Per tempo al pan degli Angeli, del quale
 Fecisti poi, ma non int' una ostia,
 Mente potuto han per l'alta sede
 Farvi assiglio, avendo me mio
 Dinanzi all'aspett che ritorna quante.
 Quel glorioso, che passaro a Calco,
 Non s'ammiraron, come voi farate.
 Quando Iteus vide fare infelice.
 La corrente e perpetua ate
 Dal differo regno con portava.
 Falsi quati, come 'l Ciel vedete.
 Entrate in rete, ed io vi guarderò,
 E fare un laio, in quando un quindol' piovè,
 E solo, e dalla rete si liberare,
 Grande mi ridi, un mirabil rete
 Mi torse 'l viso a voi: e però quella,
 Che non putte mi non essere accesa,
 Fatta per me si fece, come felle:
 Bevete la uena in Dio grato, mi disse,
 Che n'ha conquistato con la prima stella.
 Parca a me, che uale un coprire
 Lucido, opaco, solido e pulito,
 Quanti adammato che la Sol feriva.

CHANT SECOND.

O sur un frêle esquif mollement balancé,
 Disciples studieux à mes chants empressés,
 Vous qu'importe une nef, qui joyeuse, cadence,
 Allez, rentrez au port où vieillit votre enfance,
 Demeurez, car peut-être en ne me voyant plus,
 Sans mal vous vagabonderez égarés, éperdus,
 Nul ne verra jamais cette mer au pe Botta,
 Minerve est mon atypère, Apollon mon pilote,
 Et le pôle me fait sous le doigt des neuf cœurs.
 Vous, reçus de beaux lieux en l'éclat des cœurs,
 Adieu au pain du ciel, garnez, ki-bas, de vie,
 D'autant plus désirer que plus on s'y consue,
 Tenter la haute mer, oublier l'agile,
 Mais que votre navire y glisse en mon sillon,
 Devant l'onde qui s'ouvre et refait sa surface,
 Ces guerriers, qu'à Colchos, appela leur audace
 Vagant dans le monde, s'ébahissent de voir
 Les cieux qui vont s'ouvrir vous ravissent bien plus.
 La nef de voir un monde en Dieu est son usage,
 Soit une fin, nous habitent en ce divin voyage,
 Rapides, tel le ciel visible à nos esprits,
 Bâties dans les cieux bruits, moi Bâties;
 Et, plus prompt que le trait qui part de l'arbalète
 Fuit et frappe la botte où son élan s'arrête,
 Soudain je me suspende, inventé dans des cieux,
 Où mes vœux sont devenus d'efforts prodigieux.
 Puis celle qui avait mon angoisse mortelle
 Vous met se tourte, et dit riante autant que belle
 « Écoute à Dieu ton cœur, reconnais ses beautés,
 « A l'étoile première elles nous ont montés ».
 Nous paraissons vêtus d'une robe ardissante
 Diaphane, compacte, nue, et scintillante
 Tel frappé du soleil brûlait un diamant.

Per cui si l'eterna marplatata
Si rivoltella, con'acqua sopra
Raggio di luce, permanendo unita.
Si in ora corpo, e qui non si concepe,
Con'una d'incantamento oltre parole,
Ch'esser coesiva al corpo in corpo rege,
Accender ne diventa poi il duto
Di veder quella sostanza, in che si vede,
Come nostra natura e Dio d'ama.
Le si vedea tal che tenem per fede
Non dimostrata; ma fu per il noto,
A parer del var primo, che l'una rende.
Le rispose: Madonna, di dritto,
Quant'esser puoi più, ringrazza lui,
Le qual dal mortal mondo n'ha rimesso.
Ma ditem, che con li raggi lui
Di questo corpo, che sappiano in terra
For di Caina scodriggiare altrui?
Alla sorria alquanto; e poi: S'agli orro
L'ignavia, mi disse, de'mortali,
Due chiavi di senso non diavero,
Certo non li dierim pueri li strali
D'investitura: anzi: poi d'alto d'ama
Veli, che la ragione ha cura l'ala.
Ma ditema qual che tu da te ne pensi.
Ed io: Chè che n'appar quare d'errore,
Credo che'l fanno i corpi rari e densi.
Ed ella: Certo assai vedrai sommaro
Nel falso al cruder tuo, se d'ora avrai
L'argomentar, ch'io gli farò avverto.

.

Le jour nous vint dans son vieux élément,
 Comme en l'onde se glisse un rayon de lumière
 Sans déranger le flot qui forme sa surface.
 Si j'étais corps, si nul, quelque profond penseur,
 Ne conceût un atome inscrit dans la grandeur,
 Effet des corps si l'un en l'autre s'insinue;
 L'ardeur devant en nous brûler plus continue,
 D'admirer cette essence en sa complexion
 Du mortel et du Dieu sublime fusion.
 En elle, on y lira de la foi, le symbole
 Non décomposé, mais cru, mais tenu sur parole.
 Ainsi qu'on voit au vœu d'un principe promise.
 Donne, lui dis-je, à Dieu mon cœur est tout entier,
 Plus il se le pourrait, grâce à l'être invisible
 Qui m'a sorti vivant d'un monde corruptible.
 « Mais, dis-moi, que sont ces signes ambigus,
 Qui, dans ce corps épais, font les divers esprits
 Derrière sur Cécile au terrestre horizon ? »
 Bâtitur me scurit, et puis d'une voix claire
 Elle a dit : « Les humains raisonnant, impuissants,
 Sur les objets douteux que s'ouvrent point les sens.
 Tu devrais rester froid aux piquantes piteurs
 Que te font les dards des merveilles futures.
 Puis sur les pas des sens la raison vole bas.
 Mais toi, dis, qu'en sais-tu ? ne t'égares-tu pas ?
 — Ces teintes que l'on voit diverses en nuances
 Je les crois un effet des corps purs et dansés.
 — Non, de ton enlacement j'abysmaï l'horreur,
 Si tu veux écarter de toi contradictoire
 Les raisons qu'elle oppose à toi, son adversaire ».

.....

CANTO SESTO.

Peruviana Costantin l' Aquila vola
Contro l' arco del Ciel, che la regala,
Dentro l' anello, che Latona sola,
Cruce e crocifisso e poi l' uccel di Dio
Nelle storme d' Europa si ritrae
Primo d' uccelli, di quei prima nati,
E sotto l' ombra delle sacre penne,
Guida l' mondo li, di mano in mano,
E si compando, se su la sua pervenne
Creare fu, e non Giustiziano,
Che per voler del primo amor, ch' in volo,
D' amore alla legge trassi il troppo e l' uovo.
E primo ch' io all' opera fui attento,
Una natura in Cristo eor, non più,
Credero, e di tal fede ero costante.
Ma sì benedetto Agabito, che fu
Senza Pastore, alla fede sincera :
Mi distolse con la parola sua.
In gli orribili, e tal che non dir era,
Veggio ora chiaro, sì come fu nato
Quel contraddizione e falso e vero.
Tanto che con la China mossi i piedi,
A Dio, per grazia piacque di spirar
L' arte incerto, e tutto in lui mi diedi.
E al mio Belluar comendai l' armi,
Con la destra del Ciel fu si compando,
Che segno fu, ch' io divenni pastore.
Ora qui alla quiete prima d' appanto
La mia risposta, mi la condiziona
Mi stringe a aspettare alcuna giunta :
Perchè la legge con questa ragione
Se more contro al ricercante segno,
E ch' è l' appropriato, e chi a lui s' appone.

CHANT SIXIÈME.

« Quand le grand Constantin, contre le cours des rignes
 Fit rebrousser cet aigle au vol audacieux
 Qu'entraîna sur ses pas l'époux de Léviée,
 Sur le seuil de l'Europe, aux portes de l'Asie,
 Cent ans, et puis cent ans et même plus encor
 L'aigle de l'Éternel suspendit son essor
 Pres des monts d'où jadis il partit de son aire :
 Là, sous l'œil muet d'une aile ténébreuse,
 Il eût l'avenir, de main en main transmis,
 Jusqu'au jour où la sort à mon bras l'eût comblé.
 Je fus César, tel tu vas en la prison
 Infortuné. Plein du Dieu dont j'eus l'intelligence
 Je haïssais de nos lois l'insulte au Temple.
 Avant de posséder à mes premières vaines
 Je me donnais au César qu'une seule nature ;
 Cette foi me semblait et suffisante et pure.
 Mais ce fut Apagot qui souvraux pasteur
 Vers une foi sincère achèvea mon cours.
 Je le crus, et vois vrai que je le devais croire.
 Aussi vrai que tu vois que la contradiction
 Rapporte en soi toujours erreur et vérité.
 Sujet nouveau de Rome, alors dans sa banlieue,
 Dieu daigna m'inspirer mon noble et grand ouvrage.
 Attentif à ses lois j'en formai l'assemblage ;
 Défilais, à l'armée en mon nom commandé,
 D'un appel généreux le ciel la seconda,
 Et son bras redouté soutenant ma puissance,
 Je respirai la paix. Je crois avoir, je pense,
 Répondu, satisfait, à ton pressant désir.
 Mais je dois, en l'état, plus avant t'éclaircir.
 Je pourrais te verras quelle étrange loi
 Agite autour du faigle, au sein de l'Italie,
 Toi et tel qui l'usage ou s'en fait l'apprenant.

Fedi questa virtù l'ha fatto degno
 Di reentrare, e congiunti dall'ora,
 Che Pallante uccise per darli riposo.
 Tu non ti'fissi in Alla tua dimora
 Per trent'anni, ed oltre infino al fin,
 Che i dei ti fero pagar per tal carera.
 Sai quel che si' del mal della Siliene
 Al dolor di Lucrezia in sette regi,
 Vincendo alterca le genti vicine.
 Sai quel che fu, portato dagli agropi
 Romani incontro a Brenno, incontro a Porco,
 Incontro agli altri principi e colleghi:
 Onde Torquato, e Quintio, che dal core
 Nipote fu nominato, e Deco, e Fabio
 Ebber la fama, che volentier mirro.
 Easi attese l'orgoglio degli Aristi.
 Che dantesco ad Annibale passaro
 L'aspettare reare, Po, da che tu tale.
 Sent'uno giovanotto romagnolo
 Scappato a Pompeo, ed a quel cello,
 Sento'l quel ha marcato, parso amaro.
 Poi presso al tempo, che tutto'l Ciel volle
 Ridur le monde, a suo modo, tirare,
 Cesare, per voler di Roma il tollio.
 E quel, che si' da Faro ussino al Reno,
 Saver vide ad Erci, e vide Senno,
 Ed ogni valle, onde'l Rodano i girno.
 Quel, che si' per ch'egli uccise di Nerone.
 E tutto'l Balcan, fu di tal volo.
 Che nel agustarso lingua al penon.
 In via la Spagna rivoltò le stude.
 Poi con Durazzo, e Farangia parvato
 Si, ed al Nil uolde il senti del duolo.
 Antandro e Simonia, onde in mano,
 Birido, e la, dei'Etiopi in cuba,
 E nel per Tolimaco poi in rivento.

Apprends du quelc héros a surgi ce grandeur,
Ce respect, cet effort qu'en tous lieux il inspire,
Pallante par sa mort en a fondé l'empire,
Il a fait de lui; deux Atlas, tu le sais,
Il arrêta son vol trois cents ans de nuages,
Et plus jusqu'à ce jour d'éclatante mémoire
Où deux triples guerriers s'en disputent le gloire.
Les Sabins, Latins, et ce concours d'exploits,
Quand Rome subjuguait tout était par sept rois,
Tu les connus tous: Elendari redoutable
A Brennus, à Pyrrhus il résista invincible,
Il résista à des rois par des rois défendus.
Des lors brilla Torquatus, après lui Quintus,
Les Dieux fraternels, trois cents Fabius connus,
Grands noms, qu'avez-ils je réveille, et j'honneur.
Il terrassa l'Afrique et son chef orgueilleux
Dont l'audace couvrit ses rochers orgueilleux,
Ces Alpes, d'où ton oncle a nobles se venge
Il a vu triompher des leur adolescents
Scipion et Pompey, et puis il attendit
Ce monde où sont ses loix son héritage d'hérit.
Quand des cœurs conjoints le caprice profonde
Sur soi-même voulait harmoniser le monde.
Jules arbora l'aigle à la voûte des Romains.
Que de succès du Var au Tibre des Germains
Et les ont vus l'Ysère et le Saône et le Rhin
Et ces vols dont les rois coururent under le Rhin.
Quels Lancers, quel choc! Romaines d'hérit,
Le Rabbon Franchi son vol précipité,
Lancé à le suivre et le voir et le style.
Son bataillon ont vu l'Allemagne presque,
Puis Bataillon, ses coups, Pharsale les sentit,
Et lui, que jusqu'au Nil le deuil en regret
Antandre et Sévère dont il d'hérit l'âme,
Et toi, du grand Hector, à couche finaliser
Il vous revit. Il part, le Nil a humilié

Dei suoi nomi fulgorando a Grato:
Poi a rimor nel vostro Occidente,
Dove eratis in Pongolana tuba.
Dei quel, che f'ist'el biondo sequente,
Spinto con Casio nelle inferne lentre,
E Modena e Perugia fu dolente.
Perugina ancor la trista Claspiera,
Chè, peggior degli innocenti, dal costale
La morte prima esibitana al dale.
Con costui corre insino al dale reale,
Con costui par'it mondo in tanto pace,
Chè fu serrato a Glauco al suo dolere.
Ma ciò, che 'l segue, che parlar ne face,
Fatto con prima, e poi con seguire,
Per la ragion nostra, ch'è la ragion.
Deando un apparenza pare a cuore,
Se in mano al terzo Casio si mira
Con occhio chiaro, e con affetto puro.
Con la sua giustizia, che nè agita,
S'è vendetta, in mano a quel ch'è dice,
Gloria di far vendetta alla sua ira.
De qui l'ammira in ciò ch'è in si replica:
Faccia con Tito a far vendetta orre
Dalla vendetta del passato orre.
E quando 'l dente Longobardo morre
La Santa Chiesa, sotto alle sue ali
Carlo Magno, vincendo, la soccorre.
Quel può giudicar di qu'anni,
Ch'è to accenna di sopra, e de' lor falli,
Chè non capion di tutti e reate mali.
L'uno al pubblico segue i più possi
Oppone, e l'altro appropria quelle a parte,
Si ch'è forte a veder quel più di falli.
Facciam gli Ghiallini, facciam lor arte
Sott'altro segno: che mal segue quello
Sempre, che la giustizia e la diparte.

Et moi-même à leur, il court, il s'agrippe à eux.
 Fata dans votre accident la tempête amoureuse
 Appelant ses rivaux, il court, il s'y perdait.
 Ce qu'il fit quand Octave en saluait les aïeux,
 Brutus et Cassius le firent aux autres;
 Et Modène et Porsus au sein sont l'attelage,
 Et Cléopâtre avec en prolonge sa plainte,
 Devant l'église elle a fui, son cœur avec son bras
 Et vint à l'église un horrible trépas.
 Auguste l'entraîne jusqu'au golfe arébique.
 Dans ses mains, sur le monde, il place pacifique.
 Et l'âme des hommes avec d'être être.
 Mais ce que l'étendant dont j'ai tant dit
 Avait en fait d'abord, ce ce qu'il devait être
 Pourvu que l'absolu de la terre l'entraîne,
 N'apparaît qu'un clinquant et vil et sans valeur.
 Si l'on voit dans les mains de troisième empereur
 L'histoire même et de l'œil et de l'âme,
 Car la justice en moi qui vit et qui m'entraîne
 Confie en César qui frappait par un coup
 La gloire de venger la justice courroucée.
 Vols, plus les les faits que deux fois je l'enlace.
 Plus tard, avec Titus, il poursuit la vengeance
 Du soleil qui venge l'honneur d'être jadis;
 Et quand, à leur Lombard de tes dents tu mords
 Sous la saute, alors sous son aile tremblante
 Charlemagne en soutint la grandeur charnelle.
 Connais donc les parcs, je te les ai dits,
 Juges-en les fustiges, et ces indignités,
 German en votre état de sa main même.
 L'un l'autre de son l'œil public même.
 Cet autre en fait son bien, dit-les même,
 Quel s'est même l'autre dans son aveuglement?
 Laissez les gibelins sous leur leur haine
 S'agiter en sort l'œil en soldat mercuriel
 Quand la justice et l'œil ont d'ailleurs à part.

E non l'abbiamo ucciso Carlo Savelli
 Co' Garfi suoi, ma senza degli arigli.
 Ch'è poi stato ben tenuto in calce.
 Mille fiate più granter la figh
 Per la colpa del padre: e non si credea
 Che Dio tramutassi l'armi, per suoi figli.
 Questa picciola crella si credea
 De' buoni spiriti, che non vanti affari,
 Perché non a farsa più succeda.
 E quando li denti poggia quei
 Si disciando, per sentir che a regge
 Del vero amore in tu poggia non rici.
 Ma nel commover de' nostri pappi
 Col mare, i parti di nostra legge,
 Perché non li calce alior, al magge.
 Quasi addolorar la vita giustizia
 In noi l'offerto è, che non si possa
 Tancar piamoci col alcuna sospetto.
 Dicere voci fanno d'ora sola
 Così diversi avanti la nostra vita
 Stando dolci armati tra questa ruota.
 E dentro alla presente mappatura
 Lato la base di Remo, di cui
 Fu l'opera grande e bella mal gradata.
 Ma i Provenzali, che son contro lui,
 Non hanno rici: e però mal convivia,
 Quel si fa danno del ben fare altrui.
 Quattro foglia ebbe, e ricovrati rimò.
 Remando Berlinghieri, e ciò già fece
 Remo persona uccisa e paripata.
 E poi al mator la parola dico
 A domandar risposta a questo punto,
 Che più accipri uccisi a stupor per d'oro.
 Indi partiti poveri e uccinati:
 E se l' mondo cupressi l' ucciso all'egli ebbe,
 Modificando con ucciso a frusto a frusto,
 Anzi lo lodo, e più lo lodabile.

Tremble Charles nouveau de sapper l'étendard,
 Et les Guelfes encor, ou craint l'égrotteuse
 Qui des plus fiers Rois déchira le flambeau.
 Le sort dans les enfans et du peuple et des rois
 Souvent frappe le pire, souvent, est, si tu crois
 Que Dieu l'échangera les lps pour l'aigle sainte.
 Cette sphère rassemblée en son étroit accède
 Des esprits tout vertus aux moines qu'activité
 Qui voulaient la gloire et l'immortalité.
 Quand l'âme dévient de l'amour ineffable
 Hâte au monde, les flux de l'amour véritable
 S'élèvent moins fervens jusqu'en Dieu tout parfait;
 Mais dans le contre-poids du sabbat et du fait,
 Sans traverser en cet autre bleditude
 Que l'un compose l'autre avec exactitude.
 De là le Dieu vivant, le Dieu juste en son coturne
 Modère de son flux les trop vives ardeurs,
 Telles que jamais l'âme en vici ne dirait,
 Diversité de voix fait douce mélodie.
 Etiers tenus ainsi dans le cercle des cieux
 Parés ont tourbillons volent harmonieux.
 Dans le centre éclatant de cette vive sphère,
 Rome y remplissait son univers sur la terre
 Fait d'un hameau de bien méconnu, rebelle.
 Le provincial sur lui follement enclenché
 Se repentait bientôt en cet pris du naufrage
 Quand du bien qu'on reçoit on s'en fait un outrage.
 Raimond pour descendre avant quatre heures,
 L'hymne les vlt unir à quatre royaumes.
 Moliste aventureux Rome en cet le gloire
 Fais Raimond, trop facile à croire, à ne pas croire,
 Des débâcles de l'état servodique l'après
 A lui qui lui comptait et sept et cinq pour dix.
 Il part, pauvre, dédaigné, rebat de la nature;
 Et si l'on sentait bien quel grand cœur, sous la barre,
 Menche les débâcles du pays quel remplait,
 On l'aurait, et, tout son plus reculer, on l'aurait a.

CANTO TERGESIMOTERZO.

*Vergine madre, figlia del tuo figlio,
 Quale ad altra più che creature,
 Ti muovei fiam d'eterno consiglio,
 Tu m'ascolti, che l'umana natura
 Notabilassi sì, che il suo Fattore
 Non si adeguò di farsi sua fattura.
 Nel ventre tuo si creava l'anima:
 Per la tua celsa, nobilissima pace,
 Così è germinata questa fiam.
 Qua m'è un maraviglioso fier
 Di caritate, e gl'hai entro i mortali,
 Sè di speranza fontana vivace.
 Donna, se tanto grande, e tanto vali,
 Che qual vuol grazia, e a te non ricorre,
 Sui disianza vuol volar senza otre.
 La tua larghezza non può contenere
 A chi domanda, ma molto fido
 Liberamente al disiderato procurre.
 In te misericordia, in te pietate,
 In te magnificenza, in te d'onore
 Quantunque in creature è di limitate.
 Or questa, che dell'infamia l'arcano
 Dell'ancorato inferno qui ha veduto
 Le vite spiritali ad una ad una,
 Supplica a te, per grazia di virtute,
 Tanto che possa con gli occhi levare
 Più alto, verso l'ultima salute;
 Ed io, che non per mio veder non ardo
 Più ch'è l'è per lo suo, tutta a te mi prego
 Ti prego, e prego, che non meno accorci
 Perché tu ogni male gli dialeggi
 In sua mortalità, se preghi tu,
 Sì che l'umano piacere gli si dirugga.*

GRANT TRENTA-TROISIÈME.

Vierge sainte, Marie, o fille de ton fils,
 Humble et grande en-delà de tout créateur,
 Immuable décret des conseils infinis,
 C'est toi qui des mortels ennoblis le nature,
 Et l'éternel se tient que son sublime auteur
 En elle s'ébauche pour sa progéniture.
 Tu souris dans ton sein cette divine ardeur
 Dont les fleurs, dans le paix de la route éthérée,
 Ont fait s'épanouir cette éternelle fleur.
 Soleil d'espérance, loi, ta brèche honore,
 Et là-bas en séjour où vit l'humanité
 Tu leur es d'espérance une source sacrée.
 Vierge grande, et si grande en souveraineté
 Que tel voudrait sans toi pour d'un ciel propice
 Dont l'inspiration d'être langoureux rebâtir.
 Tu soutiens l'indigent, tu fais plus, protectrice,
 Car mille et mille fois ta générosité
 Veut qu'avant le prêtre un d'être s'accomplisse
 En toi miséricorde, et douce pitié,
 En toi magnificence, en toi s'identifie
 Tout ce que la nature a reçu de beauté.
 Ce mortel qui vena dans la sphère isolée,
 Et de plus les mortels a vu jusqu'en ces lieux
 Chaque âme seule, et seul, créée, en pain,
 L'empire maintenant; il brève solliciteux
 Délever ses regards sous ta sainte influence
 Au suprême salut qui règne dans les cieux
 Moi qui bien même pour moi balais en présence
 Que je ne fais pour lui, de ses ardents soupire,
 Je deviens l'interprète, écoute mon instance.
 De ce voile mortel qui clot les oreilles
 Régale les les sens, ôtiens par ta prière
 Que l'ineffable bien éveille ses desirs.

Ancor ti prego, Rejano, che puoi
Ciù che te vuoi, che te conservi sano.
Dopo tanto voler, gli affetto mio.
Fuori tua guarda i movimenti nostri
Fate Rejano con quanti leati,
Per li miei prieghi, ti chiudon le mani.
Gli occhi da Dio diletti e riservati,
Non sull'orator ne dimostrare.
Quanto a dextro prego la non grati.
Inde all'orator l'una si deliziaro,
Nel qual non si de' veder, che s'incelli.
Per creatura, l'occhio tanto chiaro;
Ed io ch'el fue di tutti a dextro
Maggiorquanta, di tanto dextro,
Exord del dextro in me fali.
Bernardo m'accontra, e sorridono,
Prosthe parlaro in me; ma io non
Già per me stesso tal, qual'io voleno.
Ch'io la mia vita venendo ancora,
E più e più entraro per la raggio
Dell'altra luce che da el i ora.
Da quano incanti il mio voler fu meglio
Ch'io parlar nostro, ch'io tal vita cade,
E solo la memoria a tanto s'irragge.
Quale i colui, che sognando vede,
E dopo l'acqua la persona ingrossa
Bernardo, e l'altro alla mano non vede.
Così non io, che quasi tutto sono
Mia visione, ed ancor me distilla
Nel mare la luce, che nasce da me.
Così la nave al vel si dissapilla,
Così al vento nelle foglie l'ora
Si perden la continenza di Salda.
O anima luce che tanto li ferri
De' continenti mortali, alla mia mente
Riprista un poco di quel che parevi.

Viens, une grâce encore pour suppléer derrière,
 Tu peux ce que tu veux, et tu le peux toujours;
 Fais que ce vœu, au fait laisse un amour sincère.
 Sauvegarde son cœur de profanes retours:
 De l'élite des amants, débris solitaires,
 Priante, à moi se joint invoquant ton secours.
 L'œil d'une main douce et du mal rétrocte
 Pourait sur l'oreiller téméraire, non au vain,
 Que la ferveur pieuse à tout est préférée,
 Fais, elle s'élève vers la splendeur sans fin.
 Ôù mal, au-delà le bien, mal ne saurait s'éteindre,
 Si son humanité s'a rien de surhumain.
 Au terme de nos vœux, moi qui marche sans flamme,
 Humble et respectueux, ainsi qu'il le fallait,
 Je sens mon ardeur se calmer et s'éteindre.
 Bernard n'avait écrit, des yeux il me parlait,
 Il m'indiquait le ciel; moi, devant la perspective
 Je m'étais réigné, tout comme il le voulait.
 Car mon œil, dégagé de sa vile maîtrise
 Flotterait par degrés dans l'orbis et respicndit
 L'être de vérité qui le contient entière.
 Dès lors ma vision s'étend et s'agrandit,
 Et telle que ma voix s'élève à la redire,
 Et qu'à son vaste éclat l'espérance s'inscrive.
 Ainsi dans le sommeil on voit en son désir,
 Et du songe s'élève dans l'illusion,
 Le songe ayant point pour ne plus se produire.
 Ne vois-tu, car en moi se fait ma vision
 Toute? Non! car encore en mon être distille
 Le mal qu'y dispose son imagination.
 Telle la neige fond sous un soleil visible,
 Tel sur la feuille inscrite et vain jure des vents,
 Se perdait dans les airs l'arrest de la Sibylle.
 Éternelle clarté qui domine nos sens,
 Et nos pensées, arrive en mon intelligence
 Un rayon de nos feux qui font tes démons.

E se in lingua non tanto parlava.
 C'è una favilla nel della tua gloria
 Possa tornare alla futura gloria;
 Chi, per tornare alquanto a mia memoria,
 E per sonare un po' in questi anni.
 Più a conoscer di tua vittoria.
 Io credo, per l'acqua ch'io soffro
 Del mio regno, ch'io non soffero.
 Se gli occhi miei da lui fossero aperti.
 E mi ricorda, ch'è il più arido
 Per questo a tener tanto ch'io giacci
 L'aspetto mio nel Falso regno.
 O abbondante grazia, ch'io grazia
 Ritrovo in via per la tua storia
 Tanto, che la verità si conosca!
 Nel tuo profondo cielo ch'è interno,
 Legato con amore in un volume,
 Ch'è per l'universo a spandere:
 Sostanza ed accidenti, e lor costume,
 Tutti conflati insieme per un modo,
 Ch'è ch'è, ch'è dico, è un semplice lume.
 La forma universal di questo modo
 Credo, ch'io vidi, pochi più di tempo,
 Dicendo questo, mi sento ch'io godo.
 Un punto solo m'è maggior letargo,
 Ch'è venticinque secoli alla 'mpresa,
 Ch'è se' Saturno ammirar l'ombra d'Argo.
 Così la mente non tutto sospesa,
 Mirava fissa, immobile ed attenta,
 E sempre nel mirar faceva arena.
 A quella luce così si divina,
 Che rispondeva da lei, per altro agito,
 E improntava che mai si conosce:
 Parvisti l'io, ch'è dal cielo abitato,
 Tutto s'accoglie in lei, e fuor da quella
 E diffonde ciò ch'è il più perfetto.

Potte à ma faible voix avec de ta puissance
 Que de ta gloire au moins un rayon de splendeur
 Soit, et que ton héritage à toute descendance,
 Viens et de ma mémoire s'échauffant la tiédeur,
 Retenant un peu toi-même en ton poëte
 On te comprendra mieux, à subtile valquerie.
 Je crois au dard de feu que se lamente jette.
 Et qui me poignait tant, qu'en moi tout était dit
 Si jamais eût été l'œil et dévoré le site.
 Et c'est, si m'en souviens, c'est ce qui m'embardit
 Je rétais, mais toi, que ma fibre impossible
 Touchant à l'infini, le confiné et le vil.
 Surabondante grâce, à force irrésistible
 Qui m'en fait un miroir dans ton éternité
 On s'éprouve de toi tout qu'il m'en fut visible
 La je vis interné dans son université,
 Lui d'un monde d'amour et un miroir volume,
 Le tout qui sur le monde en dévotion est jeté
 Substantiel, accidentel, et en qui de costume,
 L'un à l'autre enchaînés, l'un à l'autre asservis.
 Tels qu'un éclair à peine en jaillit de ma plume.
 Le type universel de ce monde je le vis,
 Je le crois, et je suis dominé pour le croire,
 Car, voulant en parler, tous mes sens sont rendus.
 Un instant a fait plus d'éclair de ma mémoire,
 Que cinq siècles et vingt n'ont effacé du fait
 D'Argo que Thésée n'en rendent son cœur net.
 Non sans tout ce volume, avec ce contemplé,
 Contemplé fixement, immobile, attentive,
 Et d'un instant en instant son ardeur redoublant.
 L'effet de cet écho tellement vous captive
 Que l'âme ne pouvait en détourner les yeux,
 Et s'attachant à lui reste contemplative.
 Car le bien par lui même objet seul de nos vœux
 En lui se réunit, et hors de sa lumière,
 Ce qu'il est de parfait devient défectueux.

Quasi sari più certa tua favilla,
 Pare a quel, ch'io ricordo, che d'ignavia
 Che laggiu ancor la lingua alla manovella.
 Non parrai più ch'un semplice semblante
 Pare nel tuo lume, ch'io vedeva,
 Ch'io sai e sempre, quel d'ora davanti.
 Ma per la vista che s'arricchiva
 In me, guardando, una mia parvenza,
 Mutandom'io, e me sì trasformava.
 Nella profonda e chiara manifestazione
 Dell'alto lume parvenza tre per
 Di tre colori, e d'una essenza:
 E l'un dell'altro, come io da lei,
 Parva riflessa: e 'l terzo parva fuoco,
 Che quinci e quindi igualmente si spiri.
 O quanto è corto 'l dire, e come poco
 Al mio concetto! e quanto a quel, ch'io vidi,
 E tanto, che non basta a dicer poco.
 O luce eterna, che sola in te siedi,
 Solo l'intendi, e da te intelligenza
 Ed intendente, te anzi ad accendi!
 Questa circustanza, che al concetto
 Parva in te, come lume riflessa,
 Sugli occhi miei alquanto circumspice,
 Dentro da al del tuo colore stesso
 Ma parva punta della nostra offesa,
 Perché il mio viso in lei tutto era messo.
 Qual'è il geometra, che tutto l'offese
 Per misurar lo cerchio, e non ritrova,
 Pensando, quel privilegio, nell'apli indige,
 Tale era io a quella vista nuova:
 Vider voleva come si convenne
 L'immagine al cerchio, e come vi s'indovine;
 Ma non era da ciò la propria pensa,
 Se non che la mia mente fu pervenuta
 Da un fulgore, in che sua voglia venne.

Ce peu que ma mémoire en son trésor conserve,
 Je ne le dirai plus que plus strictement
 Que ne parle l'enfant qui toute chose se met
 Non point que son écho cause d'étonnement
 Figuré à mes yeux plus que simple apparence,
 Car il est ancor tel qu'en son commencement;
 Mais c'était que mon œil devenant plus intense
 Le reproduit en soi sous son unique jour,
 Moi, me transformant, lui changeait sa substance.
 Dans son écho perdus à transparent porteur,
 Trois sphères, je les vis, reconnues en son air,
 Triples par la couleur, une par le contour.
 La seconde naissait du sein de la première,
 Tel fleur, l'autre avait l'apparence d'un feu,
 Qui était de ses songes sa jumelle lumière.
 Oh, que son œil est faible à répondre à mon vœu,
 Elle est ancor si peu pour bien peindre mon thème,
 Que peu n'est pas le mot, car elle est moins que peu.
 Siemelle clarté, seul être de soi-même,
 Toi qui te sais, toi seul de toi non ignoré,
 Toi qui te comprends et te sursis à l'écho;
 Ce disque qui semblait en toi-même engendré,
 Toi qu'un rayon reflète d'une lumière tremante,
 D'un œil plus attentif en toi considéré,
 Me peignait dans le sein de sa propre substance
 Nos traits en sa couleur, créés en son miroir,
 Car en lui se miroit toute ma ressemblance.
 Ainsi qu'un géomètre chatiné, rail, pourrait
 De calculs en calculs le cercle et sa mesure,
 Et quand il le croit sur son principe le fait;
 Ainsi me tourmentait cette vision pure.
 Je voulais découvrir quel ressort animait
 L'image dans le cercle enchaînant sa structure;
 Mais mon œil impuissant à moi se redressait,
 Quand mon âme, soudain, d'un écho fut heurtée,
 Qui prévenait ses vœux et le satisfaisait.

All' alto fiammista que mormò presso:

Ma già volgere il mio destino a l' valle.

Si come vento, che spandendo il mormo,

L' amor che muove il sole e l' altre stelle.



De ses diées, lui, l'ardeur fut arrêtée,
 Et déjà touchoyent ses diées et ses vœux,
 Comme autour de son arc une rose emportée,
 Mais par l'amour qui mené le ciel et tous ses fleurs.





SONNETS ET FABLES



SONETTI DEL PETRARCA

I.

Era sì giorni ch'al Sol si vedevano
Per la gioia del mio Foster i rai,
Quand'è fui preso, e non me ne guardai,
Che è lei' miei occhi, Donna, mi separa.
Tempo non me pareo da far sapere
Contro colpa d'amor: però m'andai
Senza averci sospetto: onde i miei guai
Nel comune dolor s'incamminaro.
Trovandomi Amor del tutto distrutto,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lapilli era fatto uovo e core.
Però al mio parer non gli fu core
Perir me da vista in quello stato
Ed a voi armata non mostrar per l'arco.

SONNETS DE PETRARQUE

I.

C'était le jour fumant ou le soleil sur nous
 Pûit, de son auteur partageant la souffrance;
 Je me sentis blessé, sans nulle défiance;
 Et le vainqueur? — Tes traits, Donna, vos regards, vous.
 Le tens contre l'amour, le tens contre ses coups
 Me semblaient être vain. Fallais dans ma constance
 Tranquille et confiant, trop de ma indifférence
 Principe de mes maux dans la douleur de t'en.
 Amour me vit sans cesse, il me crut vulnérable,
 Et jaspas en mon cœur se glissa par ses yeux.
 Source et ruisseau de pleurs qui arrosaient d'eux.
 Me frapper disant ne put m'être honorable;
 Il le fit moins pour vous qui êtes à la fois,
 Frapper étant ardeur et cacher le carquois.

II.

*Solo a pensare i più deserti campi
 Vo nutrendo ai passi torali e lenti,
 E gli occhi porto per fuggire intenti
 Over l'infelice men la vita stampi.*
*Altre schiarce non sono che mi rampi
 Del misterioso ancorar delle panti;
 Perché negli atti d'olleggiar spenti
 In fur di legge con'io dentro arrampi.*
*Si ch'io mi creda cosa che muovi a piangere,
 E fiumi e altre sappian di che sempre
 Son la mia vita, ch'è vivente altra.*
*Ma pur si sapre via mi si selvaggio
 Cercar non so; ch'Amor non tenga sempre
 Ragionando con meco, ed io con lui.*

III.

*Lasciami il mio pensar in parte sc'ira
 Quella ch'io amo, e non ritrera in terra.
 Lei fra te, che'l terzo occhio avara,
 La rivelli più bella e meno altera.*
*Per non mi porre, e dire: In queste spere
 Sarai ancor meno, se 'l direr non erro;
 D'una cosa che ti del tanto guerra,
 E sempre non porrai mai più a ferro.*
*Ma ben non capi in intelletto umano,
 Tu solo sapete; e quel che tanto amate,
 E lappiano il rimorso, il mio bel volo.*
*Del perché tuque, ed allarghi la mano?
 Ch'el non di' d'alto al pianto e non
 Fero meno ch'io non rimasi in cielo.*

II

Solitaires et rêveur, des champs les plus déserts
 D'un pas paisible et lent je marche la nuit.
 Mon œil, de toutes parts, à dessein s'y fourvoie
 Pour m'arrêter de fuir les sentiers trop couverts.
 Ce sont là les arbres qui me viennent offerts,
 Contre l'œil de la nuit à qui je suis au poins.
 A mes malheurs, mes traits d'un cœuf le joins
 On voit trop qu'au dedans je gémis sous des loins.
 Je croirai désormais que les vents, les rivières,
 Les fleurs, les forêts connaissent mon souci,
 Mes souffrances, mes maux, mystérieux pour moi seul;
 Mais je ne sais chercher des soufflers si secrets,
 Si secrets, ou l'amour prompt à m'y découvrir
 N'y vienne en tête-à-tête avec moi discourir.

III

Mon regard m'importe dans la céleste cour,
 Où est celle qu'en vain je cherche sur la terre :
 Je meurt dans les chœurs de la trinité apôtre;
 Je la rêve mieux être et plus belle d'amour.
 Elle sait mes maux, et me dit. Ce séjour
 Sans le tien amour, si mon cœur n'est sincère;
 C'est moi qui contre toi soutiens si rude guerre,
 Et clôtural mes tristes vœux la fin du jour.
 Mon bonheur n'entre point dans l'humaine pensée,
 C'est toi seul que j'attends, et, l'éclat de tes yeux,
 Il dort là-bas, ce corps dont tu fus amoureux.
 Elle se tait, et fait ses maux qu'elle a pensés.
 Et pourquoi? Car au son de ses accents pleurs.
 Un mot de plus n'eût fait m'échapper dans les cieux.

FAYOLE

L'ANANASSO E LA FRAGOLA.

*Trota a un giardino in sua cucina
 Dalla montagna Fraja colorata,
 In alcuni vasi d'acqua vicina
 Un Ananasso stranissimo,
 Che l'altro frutto guarda attento,
 Come i suoi occhi guarda il Salmo,
 « E ch'alta luce: rispetto a me
 Alla vil Fraja non m'hai ? »
 La Fragolina non si confonde,
 E in sua modestia così risponde
 « Signor, guardate, forse il pensate
 In l'indovino del giardiniero,
 Qui vicino a feda far più sicura,
 Che più dell'arte sua natura ».*

(Rigoberto).

FABLES

L'ANANAS ET LE FRAISIER.

- D'un splendide jardin,
Pétilleuse habitante,
Fille des monts, douce Fraise odorante,
Sous des vitreaux bien peints croqueriez pour voisin
Noble Ananas empressé.
Quel, légèrement, à peine abaissez
Sur les fruits d'alentour un regard moqueur.
Telle, au travail, sa harpasse
Fronçant un œil de dédain
Sur le cercle de l'academage;
Puis Ananas leur dit, « Eh quoi,
« On a l'impertinent courage
« De souffrir un Fraisier face à face de moi » ?
Faitis Fraise se rassure,
Et modestement lui répond:
« Pardon, seigneur, de me calquer.
Je crois appétir le fond;
« Le jardinier, lui, nous prouve, je suis sûr,
« Que l'art toujours le cède à la nature ».
- (Fraisier de Berlin.)

LA MAMMOLA.

*O bella Mammola tanto modesta,
 Il primo regno d'April ti desta:
 Fini rinchiusa, ma in lontananza
 La tua sacrosa dolce fragranza:
 O bella Mammola, Mammola bella,
 Sii tu l'immagine d'ogni donzella.*

*Chi bruciò sepolti, se ancora ti perde,
 Guai sia per primarti, se ancor ti vede;
 Pure e positi la tua seggiola
 Tra l'erbe e i fiori piacciono apleta.
 O bella Mammola, Mammola bella,
 Sii tu l'immagine d'ogni donzella.*

*Quando nel cruccio di primavera
 Sei per più nobili orre in schiera,
 Ch'apron più vaga, più altera foglia,
 Ti sia la paga che aia ti reglia,
 O bella Mammola, Mammola bella,
 Sii tu l'immagine d'ogni donzella.*

*Ma se conosci, se in tua figlia
 A bella Mammola tanta vergogna;
 Se mai laqueto, se d'arte il senso;
 Che far dell'arte dei i mormora?*

(Eccellente.)

LA VIOLETTE.

O Violette belle, à traits modeste,
 Deux sphygmes d'Avril te rappellent à la vie;
 Tu vis captive, belle, mais dans l'air spacieux,
 Ton soupir parfume l'écroue, et se réveille.
 O belle Violette, o Violette belle,
 De la jeune beauté sois l'emblème à nos yeux.
 Celui qui vient servir tes doux trépassés à Flare
 Tout près de te blâmer ne te voit point encore;
 Ton aimable feuillage, au contour gracieux,
 Croit subtil sous l'herbette nouvelle;
 O belle Violette, o Violette belle,
 De la jeune beauté sois l'emblème à nos yeux.
 Quand ses nouveaux printemps sous les feux de l'automne,
 Mille brillantes fleurs qui se hâtent d'éclorre,
 Prodiguant les attraits d'un calice capiteux,
 Tu fais avec peine une note criminelle.
 O belle Violette, o Violette belle,
 De la jeune beauté sois l'emblème à nos yeux.
 Console-toi, vertueuse mère,
 Si sur la violette, aimable et douce fleur,
 Ta fille a modelé son cœur,
 Et son doctile caractère.
 Oh, calme tes regrets, elle est sans art, dis-tu,
 Eh, que fait l'art au règne le vertueux?

(*Épilogue de l'Épître*).

LA CAMPANA DI TERRA COTTA.

In un certo villaggio

Un artigier s'agita

In terra cotta una Campana fit.

Pensa un calor le dà

Tanto al voler del bronzo consacrata

Che ingenuo arriva un soprano.

A veder la Campana,

Quel'ora arruolava,

Come in turba collerata: e mentre

Stava a mirar con incerto ciglio,

Udiva un borboglio

In questa parte e in quella,

Che replicava: Oh quanto, oh quanto il bello!

In questi universi

Appresi dalle genti

Da cento (i dunque variano ancor nei tratti?)

Nel pendente battaglio urlò con l'ala,

Il battaglio aprito

Tutti, rano dall'uso e l'altre loro;

E allor dal vaso rano ad infelice

Conobbe il popol povero

Che la bella Campana ingenua

Era di terra cotta, e non di bronzo.

Tutto con l'apparente

Impose alle perine,

E veder fece non d'altra consuevit.

Ma in quel punto, in mezzo all'atto

Che quel che bronzo pare, e terra cotta.

(Chiuso).

LA CLOCHE DE TERRE CŪTE.

Indis en un village un Frontothén habile
 Habile autant qu'on peut l'être en tels lieux,
 Supérieur d'une maine d'orgueil,
 Par un instinct ingénieux,
 Une cloche à haute stature,
 Il en rendit la maîtresse
 D'un brasé par et si bien usité
 Qu'il péna saut supposant l'importance
 Le microscopique le plus accablé,
 Chacun veut de son pied voir cette nouveauté,
 Chacun en l'admirant s'étonne, s'étonne,
 Oh, qu'elle est belle, et belle en vérité,
 Cluchottant de partout une seule chair.
 Mais pendant qu'on louait et l'œuvre et le talent,
 Un fils d'Eole souleva sans faire;
 (Les vents sont donc aussi sujets à jalousie?);
 Et son aile effleurée, il levait le battant.
 La cloche alors dans l'air résonna doucement,
 Et de sa voix rauque et disgracieuse,
 Fit sentir à ce peuple, adorateur basal,
 Que belle cloche indifférente
 N'était que terre cuite au lieu d'être métal.
 Par une apparence trompeuse,
 Tel et tel quelquesuns d'un public ignorant,
 Se fit considérer comme un homme important;
 Mais à peine a-t-il dit deux ou trois mots de suite
 Que le brocan importeur n'est plus que terre cuite.

(Traduit de Chate).

NOTES

PURGATOIRE — *Conte indien, vers 185*

Fai vite quel même en digne

Quel, Venant et même cet va dans même une même de même,
et les ligatures de la langue grecque. Ce même pourrait être ce même
même, tout même est, le et même même même qu'il en l'est fait,
il pourrait être même de deux mêmes :

Fai vite quel même, le le digne,

Fai vite quel même, le le digne.

Dans le premier cas il y aurait une ellipse, un tour qui se reconnecte
dans les mêmes mots.

Fai vite quel même, le même en digne.

Dans le second cas le même que conjonction doit et est l'acronyme,

Fai vite quel même, le même en digne,

C'est vite qu'en digne Le Récit a dit. Depuis qu'il est des hommes
et qui peuvent être de même dans même. Tous les comme des la-
mètres et des mêmes mêmes. Si l'un était être la plupart des con-
structions que même a introduites dans la langue qu'il n'est été, il se
complément sans doute en même même, de même que dans l'histoire et
l'histoire ce a même un même même.

PARADIS — CHART BOUTER, vers 1121

La chronique manuscrite a mentionné dans le personnage de Raimon, le Comte Raimon de Villanova, baron de France, seigneur, comte et grand chevalier de comte Raymond Brenger, descendant de l'illustre famille des Comtes de Barcelonne, roi d'Aragon, vassal du Comte de Provence, seigneur de vingt-deux villes ou bourgs, et mort en Provence en 1128.

On lit dans les actes originaux d'un monastère de Mont-Cassin, créé par Villon, vers 8, chap. 111 : Raimon de Villanova descendant comte Raimon de Provence et administrateur Raymond Brenger comte de Provence — ces personnages contemporains et vrais.

Vers 1121

Raymond avait quatre fils; Raimon Brenger de les faire valoir toutes quatre sur ses terres; la première fut donnée à Louis Louis, roi de France en 1121; la seconde à Edouard roi d'Angleterre, la troisième à Richard, frère d'Edouard, qui fut élu roi des Romains, et la quatrième à Charles premier roi de Naples et de Sicile, frère de ces Louis. La famille des Comtes de Villanova resta encore, elle a produit des Anjou, des Poitiers, des Bretagne, cette famille a toujours régné et partage les nobles, les arts et les lettres.



PARABES.

Chant premier.

Exposition, introduction. Accusées de Dante et de Bértrix vers le premier ciel. Succès de Dante. Bértrix se préoccupe des questions. Dante lui expose ses angoisses douloureuses ; elle lui en donne la solution » 57

Chant second.

Apologie de Dante à ses lecteurs. Le poète insiste avec Bértrix dans le cœq de la lune. Là, il demande quelle œuvre produit les êtres qu'on y aperçoit. Bértrix se dispense à la lui répliquer » 59

Chant troisième.

Apparition de Justices, il se présente à Dante. Bâti de ses réformes, de ses vicissitudes. Exposé de l'histoire de l'Église sous les rois, la République, Jules-César, Auguste, Titus, Charlemagne, les Guelfes et les Gibelins. Épisode de Bértrix . . . » 61

Chant quatre-vingt-dixième.

Saint Bernard compare la Vierge de permission à Dante de contempler l'histoire divine. Sa demande lui est accordée. Vision de Dante. Son impression à recevoir par des expressions, et à venir par les vers l'écrit dont l'écrit l'auteur qui avait le ciel et tout son être » 79

SONNETS ET FABLES

Sonnet de Pétrarque	» 81
L'Ennemi et le Prêtre, Fable traduite de Serbelli	» 82
La Victime, idem	» 83
Le Chêne de terre cote, Fable traduite de Chate	» 90
Notes	» 93

